LIVRE CLUB jeunesse

VOYAGE AU CENTRE DE LA TERRE

Jules Verne

Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/voyageaucentrede0000vern_n7b5

Sont parus dans cette collection :

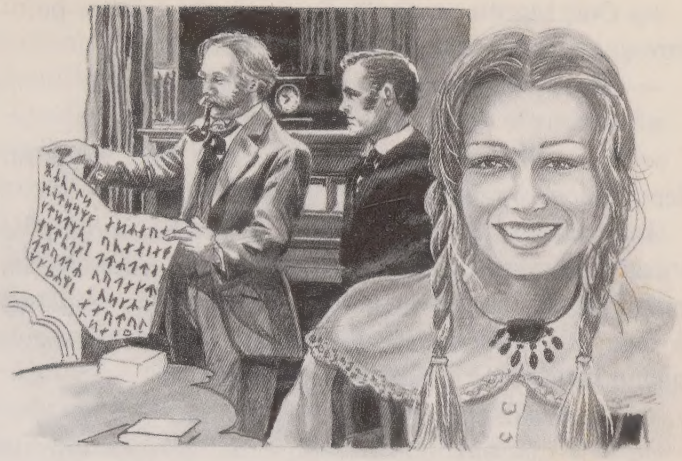
1. *Croc-Blanc*
2. *La case de l'oncle Tom*
3. *Heidi, fille de la montagne*
4. *Robinson Crusoé*
5. *La petite princesse*
6. *Le dernier des Mohicans*
7. *L'île au trésor*
8. *Cosette*
9. *Le tour du monde en 80 jours*
10. *Les petites filles modèles*
11. *Les malheurs de Sophie*
12. *Les quatre filles du Dr. March*
13. *Robin des bois*
14. *Moby Dick*
15. *20.000 lieues sous les mers*
16. *Le Corsaire Rouge*
17. *Le Capitaine Fracasse*
18. *La jeunesse de Heidi*
19. *La flèche noire*
20. *Le petit Lord*
21. *Un bon petit diable*
22. *La petite Fadette*
23. *Les lettres de mon moulin*
24. *Cinq semaines en ballon*
25. *Don Quichotte*
26. *Oliver Twist*
27. *Fantine*
28. *Les trois mousquetaires*
29. *La tulipe noire*
30. *Ivanhoé*
31. *L'appel de la forêt*
32. *Jane Eyre*
33. *Les deux nigauds*
34. *La mare au diable*
35. *Heidi, jeune fille*
36. *Les patins d'argent*
37. *Kazan*
38. *David Copperfield*
39. *La sœur de Gribouille*
40. *Heidi, maman*
41. *Le bossu*
42. *La petite Dorrit*
43. *Le chevalier de Lagardère*
44. *Maroussia*
45. *Les mémoires d'un âne*
46. *Gavroche*
47. *Les cinq sous de Lavarède*
48. *L'auberge de l'ange gardien*
49. *Voyage au centre de la Terre*
50. *Notre-Dame de Paris*
51. *Le général Dourakine*
52. *Jean Valjean*
53. *Heidi, petite-fille de Heidi*
54. *Les vacances*
55. *Sissi*
56. *Les douze travaux d'Hercule*
57. *Le Comte de Monte-Cristo I*
58. *Le Comte de Monte-Cristo II*
59. *Tom Sawyer*
60. *Heidi et l'enfant sauvage*
61. *La légende de Mulan*
62. *La quête du Graal*
63. *François le bossu*
64. *Buffalo Bill*
65. *Sans famille I*
66. *Sans famille II*
67. *Le roman de la momie*
68. *Michel Strogoff I*
69. *Michel Strogoff II*
70. *Poil de Carotte*
71. *L'île mystérieuse*
72. *Pauvre Blaise*
73. *De la Terre à la Lune*
74. *Autour de la Lune*
75. *Frankenstein*
76. *Marie Castelain*
77. *Les yeux de Mara*
78. *La bête des sables*
79. *Le violon du diable*
80. *Le pentacle d'Anaël*
81. *Le voyage de fin d'année*

Voyage au centre de la Terre

d'après Jules Verne

Adaptation de Thierry Lefèvre
Illustrations de Raphaël Libert

Éditions HEMMA



Chapitre I

LE MANUSCRIT DE SAKNUSSEMM

Le 24 mai 1863, un dimanche, mon oncle, le professeur Lidenbrock, revint précipitamment vers sa petite maison située au numéro 19 de Königstrasse, l'une des plus anciennes rues du vieux quartier de Hambourg.

La bonne Marthe dut se croire fort en retard, car le dîner commençait à peine à chanter sur le fourneau de la cuisine.

« Bon ! me dis-je, s'il a faim, mon oncle, qui est le plus impatient des hommes, va pousser des cris de détresse. »

— Déjà, M. Lidenbrock ! s'écria la bonne Marthe.

— Oui, Marthe ; mais le dîner a le droit de ne point être cuit, car il n'est pas deux heures.

— Alors pourquoi M. Lidenbrock rentre-t-il ?

— Il nous le dira vraisemblablement.

— Le voilà ! je me sauve, monsieur Axel, vous lui ferez entendre raison.

Je restai seul. Mais de faire entendre raison au plus irascible des professeurs, c'est ce que mon caractère un peu indécis ne me permettait pas. Aussi je me préparais à regagner prudemment ma petite chambre du haut, quand la porte de la rue cria sur ses gonds.

— Axel, suis-moi !

Je n'avais pas eu le temps de bouger que le professeur me criait déjà :

— Eh bien ! tu n'es pas encore ici ?

Je m'élançai dans le cabinet de mon redoutable maître.

Otto Lidenbrock n'était pas un méchant homme ; mais, à moins de changements improbables, il mourra dans la peau d'un terrible original.

Il était professeur au Johannæum, et faisait un cours de minéralogie pendant lequel il se mettait régulièrement en colère. C'était un savant égoïste, un puits de science dont la poulie grinçait quand on en voulait tirer quelque chose : en un mot, un avare.

Mon oncle, malheureusement, ne jouissait pas d'une extrême facilité de prononciation, sinon dans l'intimité, au moins quand il parlait en public, et c'est un défaut regrettable chez un orateur. En effet, dans ses démonstrations, souvent le professeur s'arrêtait court :

il luttait contre un mot récalcitrant, un de ces mots qui résistent et finissent par sortir sous la forme peu scientifique d'un juron. De là, grande colère.

Quoi qu'il en soit, mon oncle était un véritable savant. Bien qu'il cassât parfois ses échantillons à les essayer trop brusquement, il joignait au génie du géologue l'œil du minéralogiste. Et la chimie lui devait d'assez belles découvertes ; en 1853, il avait paru à Leipzig un *Traité de cristallographie transcendante*, par le professeur Otto Lidenbrock.

Ajoutez à cela que mon oncle était conservateur du musée minéralogique de M. Struve, ambassadeur de Russie, précieuse collection d'une renommée européenne.

Voilà donc le personnage qui m'interpellait avec tant d'impatience.

Il demeurait dans sa petite maison de Königstrasse. Elle penchait et tendait le ventre aux passants ; elle portait son toit incliné sur l'oreille ; l'aplomb de ses lignes laissait à désirer ; mais elle se tenait bien, grâce à un vieil orme vigoureusement encastré dans la façade. La maison lui appartenait en toute propriété, contenant et contenu. Le contenu, c'était sa filleule Graüben, jeune Virlandaise de dix-sept ans, la bonne Marthe et moi. En ma double qualité de neveu et d'orphelin, je devins son aide-préparateur dans ses expériences.

En somme, on pouvait vivre heureux dans cette maisonnette de Königstrasse, malgré les impatiences de son propriétaire, car, tout en s'y prenant d'une façon un peu brutale, celui-ci ne m'en aimait pas moins. Mais cet

homme-là ne savait pas attendre, et il était plus pressé que nature. Je me précipitai donc dans son cabinet.

Ce cabinet était un véritable musée. Tous les échantillons du règne minéral s'y trouvaient étiquetés avec l'ordre le plus parfait. Mais, en entrant, je ne songeais guère à ces merveilles. Mon oncle était enfoui dans son fauteuil et tenait entre les mains un livre qu'il considérait avec admiration.

— Eh bien ! me dit-il, tu ne vois donc pas ? Mais ce livre est un trésor inestimable !

— Magnifique ! répondis-je avec un enthousiasme de commande.

— Vois, dit-il, est-ce assez beau ? Oui, c'est admirable ! Et quelle reliure !

— Et quel est donc le titre de ce merveilleux volume ? demandai-je avec un empressement trop enthousiaste pour n'être pas feint.

— Cet ouvrage ! dit mon oncle, c'est l'*Heims-Kringla* de Snorre Turleson, le fameux auteur islandais du XII^{e} siècle ! C'est la chronique des princes norvégiens qui régnèrent en Islande !

— Vraiment ! et sans doute c'est une traduction en langue allemande ?

— Et que ferais-je d'une traduction ? Ceci est l'ouvrage original en langue islandaise, ce magnifique idiome, riche et simple à la fois, qui autorise les combinaisons grammaticales les plus variées et de

nombreuses modifications de mots ! Sans compter que la langue islandaise admet les trois genres comme le grec et décline les noms propres comme le latin !

— Ah ! fis-je un peu ébranlé, et les caractères de ce livre sont-ils beaux ?

— Qui te parle de caractères, malheureux Axel ? Mais, ignorant, c'est un manuscrit, et un manuscrit runique !…

— Runique ?

— Oui !

Et mon oncle continua et m'instruisit de choses que je ne tenais guère à savoir.

— Les runes étaient des caractères d'écriture usités autrefois en Islande, et, suivant la tradition, ils furent inventés par Odin lui-même !

J'allais me prosterner lorsqu'un parchemin crasseux glissa du bouquin et tomba à terre.

Mon oncle se précipita sur ce brimborion avec une avidité facile à comprendre.

— Qu'est-ce que cela ? s'écria-t-il.

Et, en même temps, il déployait soigneusement sur sa table un morceau de parchemin long de cinq pouces, large de trois, et sur lequel s'allongeaient, en lignes transversales, des caractères de grimoire.

Le professeur considéra pendant quelques instants cette série de caractères ; puis il dit en relevant ses lunettes :

— Mais… qu'est-ce que cela peut signifier ?

Il allait se livrer à toute l'impétuosité de son caractère, et je prévoyais une scène violente, quand deux heures sonnèrent.

Marthe ouvrit la porte du cabinet :

— La soupe est servie.

— Au diable la soupe, s'écria mon oncle, et celle qui l'a faite, et ceux qui la mangeront !

Marthe s'enfuit. Je volai sur ses pas, et, sans savoir comment, je me trouvai assis à ma place habituelle dans la salle à manger.

J'attendis quelques instants. Le professeur ne vint pas. C'était la première fois, à ma connaissance, qu'il manquait à la solennité du dîner. Voilà ce qu'un vieux papier allait coûter à mon oncle. Ma foi, en qualité de neveu dévoué, je me crus obligé de manger pour lui, en même temps que pour moi. Une voix retentissante m'arracha aux voluptés du dessert. Je ne fis qu'un bond de la salle dans le cabinet.

— Mets-toi là, dit mon oncle en m'indiquant la table du poing, et écris.

En un instant je fus prêt.

— Maintenant, je vais te dicter chaque lettre de notre alphabet qui correspond à l'un de ces caractères islandais.

Quand ce travail fut terminé, mon oncle prit vivement la feuille sur laquelle je venais d'écrire, et il l'examina avec attention. Il prit alors le livre et le parchemin et les compara.

— Ces deux écritures ne sont pas de la même main, dit-il ; le cryptogramme est postérieur au livre. La première lettre est une double M qu'on chercherait

vainement dans le livre de Turleson, car elle ne fut ajoutée à l'alphabet islandais qu'au XIV^{e} siècle. Ainsi, il y a au moins deux cents ans entre le manuscrit et le document. Je suis donc conduit à penser que l'un des possesseurs de ce livre aura tracé ces caractères mystérieux. Mais qui était-il ?

Mon oncle releva ses lunettes, prit une loupe, et passa en revue les premières pages du livre. Au verso de la seconde, il découvrit une sorte de tache d'encre, s'acharna et, sa grosse loupe aidant, il finit par reconnaître les caractères runiques qu'il lut sans hésiter :

— Arne Saknussemm ! s'écria-t-il d'un ton triomphant, mais c'est un nom islandais, celui d'un savant du XVI^{e} siècle, d'un alchimiste célèbre ! Ces alchimistes, reprit-il après un moment, ont fait des découvertes dont nous avons le droit d'être étonnés. Pourquoi ce Saknussemm n'aurait-il pas enfoui sous ce cryptogramme quelque invention ? Cela doit être ainsi. Cela est.

— Sans doute, osai-je répondre, mais quel intérêt pouvait avoir ce savant à cacher ainsi quelque merveilleuse découverte ?

— Pourquoi ? Eh ! le sais-je ? D'ailleurs, nous verrons bien : j'aurai le secret de ce document, et je ne prendrai ni nourriture ni sommeil avant de l'avoir deviné. Ni toi non plus, Axel, ajouta-t-il.

« Diable ! me dis-je, il est heureux que j'aie dîné pour deux ! »

— Et d'abord, fit mon oncle, il faut trouver la langue de ce « chiffre ». Ce Saknussemm était un homme

instruit ; or, dès qu'il n'écrivait pas dans sa langue maternelle, il devait choisir de préférence la langue courante entre les esprits cultivés du XVI^{e} siècle, je veux dire le latin. Oui ! du latin, mais du latin brouillé.

Il s'interrompit quelques instants avant de poursuivre son raisonnement.

— Examinons bien, dit-il en reprenant la feuille sur laquelle j'avais écrit. Voilà une série de cent trente-deux lettres qui se présentent sous un désordre apparent. Celui qui posséderait la clef de ce « chiffre » lirait ce message couramment. Mais quelle est cette clef ? Axel, as-tu cette clef ?

À cette question je ne répondis rien, et pour cause. Mes regards s'étaient arrêtés sur un charmant portrait suspendu au mur, le portrait de Graüben. La pupille de mon oncle se trouvait alors à Altona, chez une de ses parentes, et son absence me rendait fort triste. Nous nous étions fiancés à l'insu de mon oncle. Graüben était une charmante jeune fille blonde aux yeux bleus, d'un caractère un peu grave, d'un esprit un peu sérieux ; mais elle ne m'en aimait pas moins. Pour mon compte, je l'adorais. Je revis la fidèle compagne de mes travaux et de mes plaisirs. Elle m'aidait à ranger chaque jour les précieuses pierres de mon oncle ; elle les étiquetait avec moi. Que de douces heures nous avions passées à étudier ensemble ! et combien j'enviai le sort de ces pierres qu'elle maniait de ses charmantes mains !

Or, j'en étais là de mon rêve, quand mon oncle, frappant la table du poing, me ramena violemment à la réalité.

— Voyons, dit-il, la première idée qui doit se présenter à l'esprit pour brouiller les lettres d'une phrase, c'est, il me semble, d'écrire les mots verticalement au lieu de les tracer horizontalement. Il faut voir ce que cela produit. Axel, jette une phrase quelconque sur ce bout de papier ; mais au lieu de disposer les lettres à la suite les unes des autres, mets-les successivement par colonnes verticales, de manière à les grouper en nombre de cinq ou six.

Je compris ce dont il s'agissait, et immédiatement j'écrivis une phrase de haut en bas.

— Bon, dit le professeur sans avoir lu. Maintenant, dispose ces mots sur une ligne horizontale.

J'obéis, et j'obtins la phrase suivante :

JmneGe ee,trn t'bmia ! aiatü iepeb

— Parfait ! dit mon oncle en m'arrachant le papier des mains, voilà qui a déjà la physionomie du parchemin de Saknussemm ! Or, pour lire la phrase que tu viens d'écrire, et que je ne connais pas, il me suffira de prendre successivement la première lettre de chaque mot, puis la seconde, puis la troisième, ainsi de suite.

Et mon oncle, à son grand étonnement, et surtout au mien, lut :

Je t'aime bien, ma petite Graüben !

— Hein ! fit le professeur.

Oui, sans m'en douter, en amoureux maladroit, j'avais tracé cette phrase compromettante !

— Ah ! tu aimes Graüben ! reprit machinalement mon oncle. Eh bien, appliquons mon procédé au document en question !

Mon oncle, retombé dans son absorbante contemplation, oubliait déjà mes imprudentes paroles. Au moment de faire son expérience capitale, ses yeux lancèrent des éclairs à travers ses lunettes. Ses doigts tremblèrent. Enfin, d'une voix grave, appelant successivement la première lettre, puis la seconde de chaque mot, il me dicta le message.

Mais, qui aurait pu le prévoir ! un violent coup de poing ébranla la table. L'encre rejaillit, la plume me sauta des mains.

— Ce n'est pas cela ! s'écria mon oncle, cela n'a pas de sens commun !

— Il est parti ? s'écria Marthe en accourant.

— Oui ! répondis-je, complètement parti !

— Eh bien ! et son dîner ? fit la vieille servante.

— Non, bonne Marthe, il ne mangera plus, ni personne dans la maison ! Il nous met à la diète jusqu'au moment où il aura déchiffré un vieux grimoire indéchiffrable !

La vieille servante, sérieusement alarmée, retourna dans sa cuisine en gémissant.

L'idée me vint d'aller tout conter à Graüben. Mais

comment quitter la maison ? Le professeur pouvait rentrer d'un instant à l'autre.

Je me laissai aller alors dans le grand fauteuil d'Utrecht, les bras ballants et la tête renversée. J'allumai ma pipe à long tuyau courbe. Où pouvait être mon oncle en ce moment ?

Rentrerait-il triomphant ou découragé ? Qui aurait raison l'un de l'autre, du secret ou de lui ? Je m'interrogeais ainsi, et, machinalement, je pris entre mes doigts la feuille de papier sur laquelle s'allongeait l'incompréhensible série de lettres tracées par moi.

Il y avait là de quoi perdre la tête !

Je m'éventai avec la feuille de papier, dont le verso et le recto se présentèrent successivement à mes regards. Quelle fut ma surprise, quand dans l'une de ces voltes rapides, au moment où le verso se tournait vers moi, je crus voir apparaître des mots latins, entre autres « craterem » et « terrestre » !

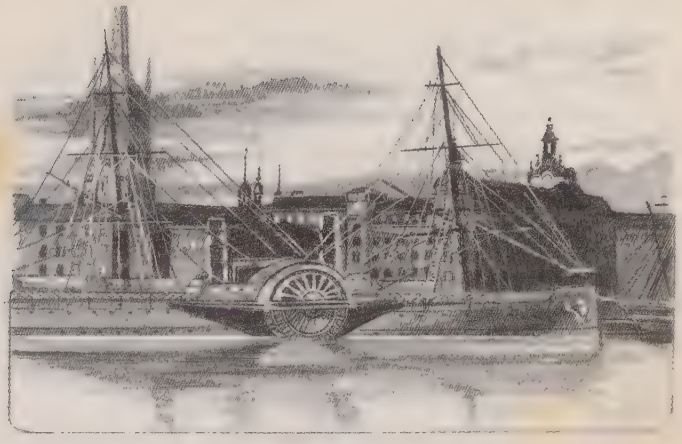
Soudain une lueur se fit dans mon esprit. Pour comprendre ce document, il n'était pas nécessaire de le lire à travers la feuille retournée ! Non. Tel il était, tel il m'avait été dicté, tel il pouvait être épelé couramment. Toutes les ingénieuses combinaisons du professeur se réalisaient. Il s'en était fallu de « rien » qu'il pût lire d'un bout à l'autre cette phrase latine, et ce « rien », le hasard venait de me le donner !

Je me penchai sur la table ; je prononçai la phrase entière.

— Ah ! m'écriai-je en bondissant, mais non ! mais

non ! mon oncle ne le saura pas ! Il ne manquerait plus qu'il vînt à connaître un semblable voyage ! Rien ne pourrait l'arrêter ! Il partirait quand même, malgré tout, en dépit de tout ! et il m'emmènerait avec lui, et nous n'en reviendrions pas ! Jamais ! jamais !

Il y avait un reste de feu dans la cheminée. Je saisis non seulement la feuille de papier, mais le parchemin de Saknussemm ; d'une main fébrile j'allais précipiter le tout sur les charbons et anéantir ce dangereux secret, quand la porte du cabinet s'ouvrit. Mon oncle parut.



Chapitre II

LE SECRET DU SNEFFELS

Je n'eus que le temps de replacer sur la table le malencontreux document.

Le professeur Lidenbrock paraissait profondément absorbé. Il s'assit dans son fauteuil, et, la plume à la main, il commença à établir des formules qui ressemblaient à un calcul algébrique.

Je tremblais, et sans raison, puisque la vraie combinaison, la « seule », étant déjà trouvée, toute autre recherche devenait vaine.

Cependant le temps s'écoulait ; la nuit se fit ; mon oncle ne vit rien, pas même la bonne Marthe qui

entrouvrit la porte :

— Monsieur soupera-t-il ce soir ?

Aussi Marthe dut-elle s'en aller sans réponse. Pour moi, après avoir résisté pendant quelque temps, je fus pris d'un invincible sommeil, et je m'endormis sur un bout du canapé.

Quand je me réveillai le lendemain, l'infatigable piocheur était encore au travail.

Je pouvais d'un geste desserrer cet étau de fer qui lui serrait le crâne, d'un mot seulement ! et je n'en fis rien. Mais j'avais compté sans un incident qui se produisit à quelques heures de là.

Lorsque la bonne Marthe voulut sortir de la maison pour se rendre au marché, elle trouva la porte close. La grosse clef manquait à la serrure. Mon oncle voulait-il nous soumettre aux rigueurs de la faim ? Quoi ! Cela m'eût paru un peu fort.

Deux heures sonnèrent. Cela devenait ridicule, intolérable même. Je commençai à me dire que j'exagérais l'importance du document ; que mon oncle n'y verrait qu'une simple mystification ; qu'on le retiendrait malgré lui, s'il voulait tenter l'aventure ; qu'enfin il pouvait découvrir la clef du « chiffre », et que j'en serais alors pour mes frais d'abstinence.

— Mon oncle ! dis-je.

Il ne parut pas m'entendre.

— Mon oncle Lidenbrock ?

— Hein ? fit-il comme subitement réveillé.

— Eh bien ! cette clef ?

— Quelle clef ? La clef de la porte ?

— Mais non, m'écriai-je, la clef du document !

Le professeur me regarda par-dessus ses lunettes ; il remarqua sans doute quelque chose d'insolite dans ma physionomie, car il me saisit vivement le bras, et, sans pouvoir parler, il m'interrogea du regard.

Je remuai la tête de haut en bas.

Ses yeux scintillèrent d'un vif éclat ; sa main devint menaçante.

— Oui, cette clef !… le hasard !…

— Que dis-tu ? s'écria-t-il.

— Tenez, dis-je en lui présentant la feuille de papier sur laquelle j'avais écrit, lisez.

— Mais cela ne signifie rien !

— Rien, en commençant à lire par le commencement, mais par la fin…

— Ah ! ingénieux Saknussemm ! s'écria-t-il, tu avais donc d'abord écrit ta phrase à l'envers ?

Et se précipitant sur la feuille de papier, l'œil trouble, la voix émue, il lut le document tout entier, en remontant de la dernière lettre à la première.

Il était conçu en ces termes :

In Sneffels Yoculis craterem kem delibat umbra Scartaris Julii intra calendas descende, audas viator, et terrestre centrum attinges. Kod feci. Arne Saknussemm.

Ce qui, de ce mauvais latin, peut être traduit ainsi :

Descends dans le cratère du Yocul de Sneffels que l'ombre du Scartaris vient caresser avant les calendes de Juillet, voyageur audacieux, et tu parviendras au centre de la Terre. Ce que j'ai fait. Arne Saknussemm.

Mon oncle allait et venait ; il prenait sa tête à deux mains ; il déplaçait les sièges ; il lançait un coup de poing par-ci, une tape par-là. Enfin, ses nerfs se calmèrent et il retomba dans son fauteuil.

— Quelle heure est-il donc ? demanda-t-il après quelques instants de silence.

— Trois heures, répondis-je.

— Je meurs de faim. À table. Puis ensuite, tu feras ma malle.

— Hein ! m'écriai-je.

— Et la tienne ! répondit l'impitoyable professeur en entrant dans la salle à manger.

À ces paroles un frisson me passa par tout le corps. Aller au centre de la terre ! Quelle folie !

La liberté fut rendue à la bonne Marthe. Elle courut au marché et fit si bien, qu'une heure après, ma faim était calmée.

Pendant le repas, mon oncle fut presque gai. Après le dessert, il me fit signe de le suivre dans son cabinet.

— Axel, tu es un garçon très ingénieux ; tu m'as rendu là un fier service. Où me serais-je égaré ? Avant tout, reprit mon oncle, je te recommande le secret le plus absolu, tu m'entends ?

— Oui, dis-je dans un souffle, oui… mais permettez-

moi d'épuiser la série des objections relatives à ce document.

— Parle, mon garçon, ne te gêne pas. Je te laisse toute liberté d'exprimer ton opinion.

— Eh bien, je vous demanderai d'abord ce que sont ce Yocul, ce Sneffels et ce Scartaris, dont je n'ai jamais entendu parler ?

— Rien n'est plus facile. Prends le troisième atlas dans la seconde travée de la grande bibliothèque, série Z, planche 4.

Je me levai et trouvai rapidement l'atlas demandé. Mon oncle l'ouvrit et dit :

— Voici une des meilleures cartes de l'Islande, celle de Handerson, et je crois qu'elle va nous donner la solution de toutes tes difficultés.

Je me penchai sur la carte.

— Vois cette île composée de volcans, dit le professeur, et remarque qu'ils portent tous le nom de Yokul. Ce mot veut dire « glacier » en islandais, et, sous la latitude élevée de l'Islande, la plupart des éruptions se font jour à travers les couches de glace.

— Bien, mais qu'est-ce que le Sneffels ?

J'espérais qu'à cette demande il n'y aurait pas de réponse. Je me trompais.

— Suis-moi sur la côte occidentale de l'Islande. Arrête-toi un peu au-dessous du soixante-cinquième degré de latitude. Que vois-tu là ?

— Une sorte de presqu'île semblable à un os décharné, que termine une énorme rotule.

— La comparaison est juste, mon garçon ; maintenant, n'aperçois-tu rien sur cette rotule ?

— Si, un mont qui semble avoir poussé en mer.

— Bon ! c'est le Sneffels. Une montagne haute de cinq mille pieds, l'une des plus remarquables de l'île, et à coup sûr la plus célèbre du monde entier, si son cratère aboutit au centre du globe.

— Mais c'est impossible !

— Et pourquoi cela ?

— Parce que ce cratère est évidemment obstrué par les laves, les roches brûlantes, et qu'alors…

— Et si c'est un cratère éteint ?

— Éteint ?

— Oui. Depuis les temps historiques, il n'a eu qu'une seule éruption, celle de 1219 ; à partir de cette époque, ses rumeurs se sont apaisées peu à peu, et il n'est plus au nombre des volcans actifs.

— Que signifie ce mot Scartaris, demandai-je, et que viennent faire là les calendes de juillet ?

— Le Sneffels est formé de plusieurs cratères ; il y avait donc nécessité d'indiquer celui d'entre eux qui mène au centre du globe. Qu'a fait le savant islandais ? Il a remarqué qu'aux approches des calendes de juillet, c'est-à-dire vers les derniers jours du mois de juin, un des pics de la montagne, le Scartaris, projetait son ombre jusqu'à l'ouverture du cratère en question, et il a consigné le fait dans son document. Pouvait-il imaginer une indication plus exacte, et, une fois arrivés au sommet du Sneffels, nous sera-t-il possible d'hésiter sur le chemin à prendre ?

— Mais, mon oncle !... Il est parfaitement reconnu que la chaleur augmente environ d'un degré par soixante-dix pieds de profondeur au-dessous de la surface du globe ; or, en admettant cette proportionnalité constante, le rayon terrestre étant de quinze cents lieues, il existe au centre une température qui dépasse deux cent mille degrés. Les matières de l'intérieur de la terre se trouvent donc à l'état de gaz incandescent, car les métaux, l'or, le platine, les roches les plus dures, ne résistent pas à une pareille chaleur. J'ai donc le droit de demander s'il est possible de pénétrer dans un semblable milieu !

— Eh bien, je te dirai que de véritables savants ont prouvé que, si une chaleur de deux cent mille degrés existait à l'intérieur du globe, les gaz incandescents provenant des matières fondues acquerraient une élasticité telle que l'écorce terrestre ne pourrait y résister et éclaterait comme les parois d'une chaudière sous l'effort de la vapeur. L'intérieur du globe n'est formé ni de gaz, ni d'eau, ni des plus lourdes pierres que nous connaissions, car, dans ce cas, la terre aurait un poids deux fois moindre.

— Oh ! dis-je un peu agacé ; avec les chiffres on prouve tout ce qu'on veut !

— Et moi j'ai à dire qu'à mon opinion se joignent les opinions de gens fort compétents, selon lesquels, par exemple, la liquidité du noyau intérieur de la terre ne peut exister, pour une raison à laquelle la science n'a jamais trouvé de réponse.

— Et laquelle ? dis-je un peu étonné.

— C'est que cette masse liquide serait sujette, comme l'océan, à l'attraction de la lune, et conséquemment, deux fois par jour, il se produirait des marées intérieures qui, soulevant l'écorce terrestre, donneraient lieu à des tremblements de terre périodiques !

Vraiment, je commençais à être ébranlé par les arguments du professeur.

— Tu le vois, Axel, ajouta-t-il, l'état du noyau central a soulevé des hypothèses diverses entre les géologues ; rien de moins prouvé que ce fait d'une chaleur interne. Nous le verrons, d'ailleurs, et, comme Arne Saknussemm, nous saurons à quoi nous en tenir sur cette grande question.

— Eh bien oui ! répondis-je, me sentant gagner à cet enthousiasme, oui, nous le verrons.

Ainsi se termina cette mémorable séance. Je sortis du cabinet de mon oncle comme étourdi. Je gagnai les bords de l'Elbe, du côté du bac à vapeur qui met la ville en communication avec le chemin de fer de Harbourg.

Étais-je convaincu de ce que je venais d'apprendre ? Devais-je prendre au sérieux la résolution de mon oncle d'aller au centre du massif terrestre ? Venais-je d'entendre les spéculations d'un fou ou les déductions scientifiques d'un grand génie ?

Cependant j'avais suivi les bords de l'Elbe et tourné la ville. Un pressentiment me conduisait, pressentiment

justifié, car j'aperçus bientôt ma petite Graüben qui, de son pied leste, revenait bravement à Hambourg.

— Graüben ! lui criai-je de loin.

En dix pas je fus près d'elle.

— Axel ! fit-elle, surprise. Ah ! tu es venu à ma rencontre ! Mais… qu'as-tu donc ? dit-elle en me tendant la main.

— Ce que j'ai, Graüben ! m'écriai-je.

En deux secondes et en trois phrases ma jolie Virlandaise était au courant de la situation. Pendant quelques instants elle garda le silence.

— Axel ! me dit-elle enfin.

— Ma chère Graüben !

— Ce sera là un beau voyage.

Je bondis à ces mots.

— Graüben, nous verrons si demain tu parleras de cette manière.

— Demain, cher Axel, je parlerai comme aujourd'hui.

La nuit était venue quand nous arrivâmes à la maison de Königstrasse. Je trouvai mon oncle criant, s'agitant au milieu d'une troupe de porteurs qui déchargeaient certaines marchandises dans l'allée ; la vieille servante ne savait où donner de la tête.

— Nous partons donc ?

— Oui, malheureux garçon, qui vas te promener au lieu d'être là !

— Nous partons ? répétai-je d'une voix affaiblie.

— Oui, après-demain matin à la première heure.

Il n'y avait plus à en douter. Mon oncle venait d'employer son après-midi à se procurer une partie des objets et ustensiles nécessaires à son voyage.

Je passai une nuit affreuse.

— Ah ! mon cher Axel, me dit Graüben, je vois que tu te portes mieux et que la nuit t'a calmé.

— Calmé ! m'écriai-je.

Je me précipitai vers mon miroir. Eh bien ! j'avais moins mauvaise mine que je ne le supposais. C'était à n'y pas croire.

— Axel, me dit Graüben, j'ai longtemps causé avec mon tuteur. C'est un hardi savant, un homme de grand courage, et tu te souviendras que son sang coule dans tes veines. Il m'a raconté ses projets, ses espérances, pourquoi et comment il espère atteindre son but. Il y parviendra, je n'en doute pas. Au retour, Axel, tu seras un homme, son égal, libre de parler, libre d'agir, libre enfin de…

La jeune fille rougissante n'acheva pas. J'entraînai Graüben vers le cabinet du professeur.

— Mon oncle, dis-je, il est donc bien décidé que nous partons ? Nous ne sommes qu'au 26 mai, et jusqu'à la fin de juin…

— Eh ! crois-tu donc qu'on se rende si facilement en Islande ? De Copenhague à Reykjawik il n'y a qu'un service, le 22 de chaque mois.

— Eh bien ?

— Eh bien ! si nous attendions au 22 juin, nous arriverions trop tard pour voir l'ombre du Scartaris

caresser le cratère du Sneffels ! Il faut donc gagner Copenhague au plus vite pour y chercher un moyen de transport. Va faire ta malle !

Il n'y avait pas un mot à répondre. Je remontai dans ma chambre. Graüben me suivit et m'aida à faire ma valise.

Pendant cette journée, les fournisseurs d'instruments de physique, d'armes, d'appareils électriques, s'étaient multipliés. La bonne Marthe en perdait la tête.

Le soir arriva. Je n'avais plus conscience du temps écoulé.

Pendant la nuit mes terreurs me reprirent. Je la passai à rêver de gouffres !

Je me réveillai à cinq heures, brisé de fatigue et d'émotion. Je descendis à la salle à manger. Mon oncle était à table. Il dévorait.

À cinq heures et demie, un roulement se fit entendre dans la rue. Une large voiture arrivait pour nous conduire au chemin de fer d'Altona.

Lutter contre ma destinée me parut alors impossible. Je remontai dans ma chambre, et, laissant glisser ma valise sur les marches de l'escalier, je m'élançai à sa suite.

En ce moment mon oncle remettait solennellement entre les mains de Graüben les « rênes » de sa maison.

— Graüben ! m'écriai-je.

— Va, mon cher Axel, va, me dit-elle, tu quittes ta fiancée, mais tu trouveras ta femme au retour.

À six heures et demie la voiture s'arrêta devant la gare ; et à sept heures nous étions assis l'un vis-à-vis de l'autre dans le même compartiment. La vapeur siffla, la locomotive se mit en mouvement. Nous étions partis.

Étais-je résigné ? Pas encore. Cependant, les détails de la route me distrayaient de ma grande préoccupation.

Quant à la pensée du professeur, elle devançait évidemment ce convoi trop lent au gré de son impatience. Mon oncle revisitait ses poches et son sac de voyage avec une minutieuse attention.

J'aperçus le fameux document enfoui dans la plus secrète poche du portefeuille. Je le maudis du fond du cœur, et je me remis à examiner le pays.

Trois heures après notre départ, le train s'arrêtait à Kiel, à deux pas de la mer.

Nos bagages étant enregistrés pour Copenhague, il n'y eut pas à s'en occuper. Cependant le professeur les suivit d'un œil inquiet pendant leur transport au bateau à vapeur.

Mon oncle, dans sa précipitation, avait si bien calculé les heures de correspondance du chemin de fer et du bateau qu'il nous restait une journée entière à perdre. Le steamer l'*Ellenora* ne partait pas avant la nuit.

À Kiel, comme ailleurs, il faut bien qu'une journée se passe. À force de nous promener sur les rivages verdoyants de la baie, nous atteignîmes dix heures du soir.

À dix heures un quart les amarres furent larguées et le steamer fila rapidement sur les sombres eaux du Grand-Belt.

À sept heures du matin nous débarquions à Korsör. Là, nous sautions du bateau dans un nouveau chemin de fer. C'était encore trois heures de voyage avant d'atteindre la capitale du Danemark. Mon oncle n'avait pas fermé l'œil de la nuit. Dans son impatience, je crois qu'il poussait le wagon avec ses pieds.

Enfin, à dix heures du matin, nous prenions pied à Copenhague ; les bagages furent chargés sur une voiture et conduits avec nous à l'hôtel du Phœnix dans Bred-Gale. Puis mon oncle m'entraîna à sa suite. Le portier de l'hôtel lui indiqua la situation du Muséum des Antiquités du Nord.

Le directeur de ce curieux établissement était un savant, l'ami du consul de Hambourg, M. le professeur Thomson.

Mon oncle avait pour lui une chaude lettre de recommandation. M. Thomson fit un cordial accueil au professeur Lidenbrock et même à son neveu. Dire que son secret fut gardé vis-à-vis de l'excellent directeur du Muséum, c'est à peine nécessaire. Nous voulions tout bonnement visiter l'Islande en amateurs désintéressés.

M. Thomson se mit entièrement à notre disposition, et nous courûmes les quais afin de chercher un navire en partance.

Une petite goélette danoise, la *Valkyrie*, devait mettre à la voile le 2 juin pour Reykjawik. Le capitaine ; M. Bjarne, se trouvait à bord. Son futur passager, dans sa joie, lui serra les mains à les briser. Ce brave homme fut un peu étonné d'une pareille étreinte.

— Cela va bien ! cela va très bien ! répétait mon oncle. Quel heureux hasard d'avoir trouvé ce bâtiment prêt à partir ! Maintenant déjeunons, et allons visiter la ville.

Après avoir traversé quelques rues étroites, nous arrivâmes devant Vor-Frelsers-Kirk. Cette église n'offrait rien de remarquable. Mais voici pourquoi son clocher assez élevé avait attiré l'attention du professeur : à partir de la plate-forme, un escalier extérieur circulait autour de sa flèche, et ses spirales se déroulaient en plein ciel.

— Montons, dit mon oncle.

— Mais; le vertige ? répliquai-je.

— Raison de plus, il faut s'y habituer.

Il fallut obéir. Un gardien nous remit une clef, et l'ascension commença.

Après cent cinquante marches l'air vint me frapper au visage, nous étions parvenus à la plate-forme du clocher. Là commençait l'escalier aérien.

— Je ne pourrai jamais ! m'écriai-je.

— Serais-tu poltron, par hasard ? Monte !

Force fut de suivre le professeur en me cramponnant.

Enfin, mon oncle me tirant par le collet, j'arrivai près de la boule.

— Regarde, me dit-il, et regarde bien ! il faut prendre des leçons d'abîme !

J'ouvris les yeux. Toute cette immensité tourbillonnait à mes regards.

Néanmoins il fallut me lever, me tenir droit, regarder. Ma première leçon de vertige dura une heure.

— Nous recommencerons demain, dit mon professeur.

Chapitre III

PREMIERS CONTACTS AVEC L'ISLANDE

Le jour du départ arriva. La veille, le complaisant M. Thomson nous avait apporté des lettres de recommandations pressantes pour le compte de Trampe, gouverneur de l'Islande, M. Pictursson, le coadjuteur de l'évêque, et M. Finsen, maire de Reykjawik. En retour, mon oncle lui octroya les plus chaleureuses poignées de main.

Le 2 à six heures du matin, nos précieux bagages étaient rendus à bord de la *Valkyrie*. Le capitaine nous conduisit à des cabines assez étroites et disposées sous une espèce de rouffle.

— Avons-nous bon vent ? demanda mon oncle.

— Excellent, répondit le capitaine Bjarne ; un vent de sud-est. Nous allons sortir du Sund grand largue et toutes voiles dehors.

Quelques instants plus tard, la goélette, sous sa misaine, sa brigantine, son hunier et son perroquet, appareilla et donna à pleine toile dans le détroit.

— Quelle sera la durée de la traversée ? demanda mon oncle au capitaine.

— Une dizaine de jours, répondit ce dernier, si nous ne rencontrons pas trop de grains de nord-ouest par le travers des Feroë.

— Mais enfin, vous n'êtes pas sujet à éprouver des retards considérables ?

— Non, monsieur Lidenbrock ; soyez tranquille, nous arriverons.

Le 11, nous relevâmes le cap Portland. Le temps, clair alors, permit d'apercevoir le Myrdals Yokul, qui le domine.

Quarante-huit heures après, en sortant d'une tempête qui força la goélette de fuir à sec de toile, on releva dans l'est la balise de la pointe Skagen, dont les roches dangereuses se prolongent à une grande distance sous les flots. Un pilote islandais vint à bord, et, trois heures plus tard, la *Valkyrie* mouillait devant Reykjawik dans la baie de Faxa.

Avant de quitter le pont de la goélette, mon oncle m'entraîna à l'avant, et là, du doigt, il me montra, à la partie septentrionale de la baie, une haute montagne à deux pointes, un double cône couvert de neiges éternelles.

— Le Sneffels ! s'écria-t-il, le Sneffels !

Puis, après m'avoir recommandé du geste un silence absolu, il descendit dans le canot qui l'attendait. Je le suivis, et bientôt nous foulions du pied le sol de l'Islande.

Tout d'abord apparut un homme de bonne figure et revêtu d'un costume de général. Ce n'était cependant qu'un simple magistrat, le gouverneur de l'île, M. le baron Trampe en personne. Le professeur reconnut à qui il avait affaire. Il remit au gouverneur ses lettres de Copenhague, et il s'établit en danois une courte conversation à laquelle je demeurai absolument étranger, et pour cause. Mais de ce premier entretien il résulta ceci, que le baron Trampe se mettait entièrement à la disposition du professeur Lidenbrock.

Mon oncle reçut un accueil fort aimable du maire, M. Finsen, non moins militaire par le costume que le gouverneur, mais aussi pacifique par tempérament et par état.

Quant au coadjuteur, M. Pictursson, il faisait actuellement une tournée épiscopale dans le bailliage du Nord ; nous devions renoncer provisoirement à lui être présentés. Mais un charmant homme, et dont le concours nous devint fort précieux, ce fut M. Fridriksson, professeur de sciences naturelles à l'école de Reykjawik. Ce savant modeste ne parlait que l'islandais et le latin ; il vint m'offrir ses services dans la langue d'Horace, et je sentis que nous étions faits pour nous comprendre. Ce fut, en effet, le seul personnage avec lequel je pus m'entretenir pendant mon séjour en Islande.

Sur trois chambres dont se composait sa maison, cet

excellent homme en mit deux à notre disposition, et bientôt nous y fûmes installés avec nos bagages, dont la quantité étonna un peu les habitants de Reykjawik.

— Eh bien, Axel, me dit mon oncle, cela va, et le plus difficile est fait.

— Comment le plus difficile ? m'écriai-je.

— Sans doute, nous n'avons plus qu'à descendre !

— Si vous le prenez ainsi, vous avez raison ; mais enfin, après avoir descendu, il faudra remonter, j'imagine ?

— Oh ! cela ne m'inquiète guère ! Voyons ! il n'y a pas de temps à perdre. Je vais me rendre à la bibliothèque. Peut-être s'y trouve-t-il quelque manuscrit de Saknussemm, et je serais bien aise de le consulter.

— Alors, pendant ce temps, je vais visiter la ville. Est-ce que vous n'en ferez pas autant ?

— Oh ! cela m'intéresse médiocrement. Ce qui est curieux dans cette terre d'Islande n'est pas dessus, mais dessous.

Après une bonne promenade, lorsque je rentrai dans la maison de M. Fridriksson, mon oncle s'y trouvait déjà en compagnie de son hôte.

Le dîner était prêt. Notre hôte, plus islandais que danois, me rappela les héros de l'antique hospitalité. Il me parut évident que nous étions chez lui plus que lui-même.

La conversation se fit en langue indigène, que mon oncle entremêlait d'allemand et M. Fridriksson de latin, afin que je pusse la comprendre. Elle roula sur des questions scientifiques, comme il convient à des savants.

Tout d'abord, M. Fridriksson s'enquit auprès de mon oncle du résultat de ses recherches à la bibliothèque. Je regardai mon oncle. Il hésita à répondre. Cela touchait directement à ses projets. Cependant, après avoir réfléchi, il se décida à parler.

— Monsieur Fridriksson, dit-il, je voulais savoir si, parmi les ouvrages anciens, vous possédiez ceux d'Arne Saknussemm ?

— Arne Saknussemm ! répondit le professeur de Reykjawik. Vous voulez parler de ce savant du XVI^e^ siècle, à la fois grand naturaliste, grand alchimiste et grand voyageur ?

— Précisément.

— Ah ! ses ouvrages, nous ne les avons pas.

— Quoi ! en Islande ?

— Ils n'existent ni en Islande ni ailleurs.

— Et pourquoi ?

— Parce que Arne Saknussemm fut persécuté pour cause d'hérésie, et qu'en 1573 ses ouvrages furent brûlés à Copenhague par la main du bourreau. J'espère, ajouta-t-il, que vous ne quitterez pas notre île sans avoir puisé à ses richesses minéralogiques ?

— Certes, répondit mon oncle ; mais j'arrive un peu tard ; des savants ont déjà passé par ici ?

— Oui, monsieur Lidenbrock. Mais, croyez-moi, il y a encore à faire.

— Vous pensez ? demanda mon oncle d'un air bonhomme, en essayant de modérer l'éclair de ses yeux.

— Oui. Que de montagnes, de glaciers, de volcans à

étudier, qui sont peu connus ! Et tenez, sans aller plus loin, voyez ce mont qui s'élève à l'horizon. C'est le Sneffels.

— Ah ! fit mon oncle, le Sneffels.

— Oui, l'un des volcans les plus curieux et dont on visite rarement le cratère.

— Éteint ?

— Oh ! éteint depuis cinq cents ans.

— Eh bien ! répondit mon oncle, qui se croisait frénétiquement les jambes pour ne pas sauter en l'air, j'ai envie de commencer mes études géologiques par ce Seffel… Fessel… comment dites-vous ?

— Sneffels, reprit l'excellent M. Fridriksson.

Cette partie de la conversation avait eu lieu en latin ; j'avais tout compris, et je gardais à peine mon sérieux à voir mon oncle contenir sa satisfaction qui débordait de toutes parts ; il essayait de prendre un petit air innocent qui ressemblait à la grimace d'un vieux diable.

— Oui, fit-il, vos paroles me décident ! Nous essaierons de gravir ce Sneffels, peut-être même d'étudier son cratère !

— Il faudra aller par terre, en suivant la côte. Ce sera plus long, mais plus intéressant.

— Bon. Je verrai à me procurer un guide.

— J'en ai précisément un à vous offrir.

— Un homme sûr, intelligent ?

— Oui, un habitant de la presqu'île, un chasseur fort habile, et dont vous serez content. Il parle parfaitement le danois.

— Et quand pourrai-je le voir ?

— Demain, si cela vous plaît.
— Pourquoi pas aujourd'hui ?
— C'est qu'il n'arrive que demain.
— À demain donc, répondit mon oncle avec un soupir.

Quand je me réveillai, j'entendis mon oncle parler abondamment dans la salle voisine. Je me levai aussitôt et je me hâtai d'aller le rejoindre.

Il causait en danois avec un homme de haute taille, vigoureusement découplé.

Je surpris les nuances du caractère de cet Islandais à la manière dont il écouta le verbiage passionné de son interlocuteur. Il demeurait les bras croisés, immobile au milieu des gestes multipliés de mon oncle.

Ce chasseur grave, flegmatique et silencieux, se nommait Hans Bjelke ; il venait à la recommandation de M. Fridriksson. C'était notre futur guide.

Or, des conventions il résulta que Hans s'engageait à nous conduire au village de Stapi, situé sur la côte méridionale de la presqu'île du Sneffels, au pied même du volcan. Il fallait compter par terre, vu l'insuffisance des chemins, sur sept ou huit jours de marche.

Son engagement avec mon oncle n'expirait pas à notre arrivée à Stapi ; il demeurait à son service pendant tout le temps nécessaire à ses excursions scientifiques.

Le départ fut fixé au 16 juin.

— Un fameux homme ! s'écria mon oncle, mais il ne s'attend guère au merveilleux rôle que l'avenir lui réserve de jouer.

— Il nous accompagne donc jusqu'au…

— Oui, Axel, jusqu'au centre de la terre.

Quarante-huit heures restaient encore à passer ; à mon grand regret, je dus les employer à nos préparatifs ; toute notre intelligence fut employée à disposer chaque objet de la façon la plus avantageuse, les instruments d'un côté, les armes d'un autre, les outils dans ce paquet, les vivres dans celui-là. En tout quatre groupes.

Les instruments comprenaient :

1° Un thermomètre centigrade de Eigel, gradué jusqu'à cent cinquante degrés, ce qui me paraissait trop ou pas assez. Trop, si la chaleur ambiante devait monter là, auquel cas nous aurions cuit. Pas assez, s'il s'agissait de mesurer la température de sources ou toute autre matière en fusion ;

2° Un manomètre à air comprimé, disposé de manière à indiquer des pressions supérieures à celles de l'atmosphère au niveau de l'océan. En effet, le baromètre ordinaire n'eût pas suffi, la pression atmosphérique devant augmenter proportionnellement à notre descente au-dessous de la surface de la terre ;

3° Un chronomètre de Boissonnas jeune de Genève, parfaitement réglé au méridien de Hambourg ;

4° Deux boussoles d'inclinaison et de déclinaison ;

5° Une lunette de nuit ;

6° Deux appareils de Ruhmkorff, qui, au moyen d'un courant électrique, donnaient une lumière très portative, sûre et peu encombrante.

Les armes consistaient en deux carabines de Purdley

More et Co., et de deux revolvers Colt. Pourquoi des armes ? Nous n'avions ni sauvages ni bêtes féroces à redouter, je suppose. Mais mon oncle paraissait tenir à son arsenal comme à ses instruments, surtout à une notable quantité de fulmicoton inaltérable à l'humidité, et dont la force expansive est très supérieure à celle de la poudre ordinaire.

Les outils comprenaient deux pics, deux pioches, une échelle de soie, trois bâtons ferrés, une hache, un marteau, une douzaine de coins et pitons de fer, et de longues cordes à nœuds.

Enfin il y avait des provisions ; le paquet n'était pas gros, mais rassurant, car je savais qu'en viande concentrée et en biscuits secs il contenait pour six mois de vivres. Le genièvre en formait toute la partie liquide, et l'eau manquait totalement ; mais nous avions des gourdes, et mon oncle comptait sur les sources pour les remplir ; les objections que j'avais pu faire sur leur qualité, leur température et même leur absence, étaient restées sans succès.

Pour compléter la nomenclature exacte de nos articles de voyage, je noterai une pharmacie portative fort bien pourvue.

Mon oncle n'avait eu garde d'oublier la provision de tabac, de poudre de chasse et d'amadou, non plus qu'une ceinture de cuir qu'il portait autour des reins et où se trouvait une suffisante quantité de monnaie d'or, d'argent et de papier. De bonnes chaussures, rendues imperméables par un enduit de goudron et de gomme

élastique, se trouvaient au nombre de six paires dans le groupe des outils.

La journée du 14 fut employée tout entière à disposer ces différents objets.

Le lendemain 15, les préparatifs furent achevés. Notre hôte fit un sensible plaisir au professeur en lui remettant une carte de l'Islande.

La dernière soirée se passa dans une intime causerie avec M. Fridriksson, pour lequel je me sentais pris d'une vive sympathie ; puis, à la conversation, succéda un sommeil assez agité, de ma part du moins.

Nous étions partis par un temps couvert, mais fixe. Pas de fatigantes chaleurs à redouter, ni pluies désastreuses. Un temps de touristes.

Hans marchait en tête, d'un pas rapide, égal, continu. les deux chevaux chargés de nos bagages le suivaient, sans qu'il fût nécessaire de les diriger. Mon oncle et moi, nous venions ensuite, et vraiment sans faire trop mauvaise figure sur nos bêtes petites, mais vigoureuses.

Hans, en laissant Reykjawik, avait immédiatement suivi les bords de la mer. Nous traversions de maigres pâturages qui se donnaient bien du mal pour être verts ; le jaune réussissait mieux.

Le pays était à peu près désert. Çà et là une ferme isolée, quelque *boër* solitaire, bâti de bois, de terre, de morceaux de lave, apparaissait comme un mendiant au bord d'un chemin creux. Ces huttes délabrées avaient l'air d'implorer la charité des passants, et, pour un peu,

on leur eût fait l'aumône. Dans ce pays, les routes, les sentiers même manquaient absolument, et la végétation, si lente qu'elle fût, avait vite fait d'effacer le pas des rares voyageurs.

Deux heures après avoir quitté Reykjawik, nous arrivions au bourg de Gufunes, appelé « Aoalkirkja » ou Église principale. Il n'offrait rien de remarquable. Quelques maisons seulement. À peine de quoi faire un hameau de l'Allemagne.

Hans s'y arrêta une demi-heure ; il partagea notre frugal déjeuner, répondit par oui ou par non aux questions de mon oncle sur la nature de la route, et lorsqu'on lui demanda en quel endroit il comptait passer la nuit :

— Gardär, dit-il seulement.

Trois heures plus tard, toujours en foulant le gazon décoloré des pâturages, il fallut contourner le Kollafjörd, détour plus facile et moins long qu'une traversée de ce golfe.

Il était alors quatre heures du soir ; nous avions franchi quatre milles.

Le fjörd était large en cet endroit d'un demi-mille au moins ; les vagues déferlaient avec bruit sur les rocs aigus ; ce golfe s'évasait entre des murailles de rochers, sorte d'escarpe à pic haute de trois mille pieds et remarquable par ses couches brunes que séparaient des lits de tuf d'une nuance rougeâtre. Quelle que fût l'intelligence de nos chevaux, je n'augurais pas bien de la traversée d'un véritable bras de mer opérée sur le dos d'un quadrupède.

Mais mon oncle ne voulait pas attendre. Il piqua des deux vers le rivage. Sa monture vint flairer la dernière ondulation des vagues et s'arrêta. Mon oncle, qui avait son instinct à lui, la pressa davantage. Nouveau refus de l'animal, qui secoua la tête. Alors jurons et coups de fouet, mais ruades de la bête, qui commença à désarçonner son cavalier. Enfin le petit cheval, ployant ses jarrets, se retira des jambes du professeur et le laissa tout droit planté sur deux pierres du rivage, comme le colosse de Rhodes.

— Ah ! maudit animal ! s'écria le cavalier, subitement transformé en piéton.

— Färja, fit le guide en lui touchant l'épaule.

— Quoi ! un bac ?

— Der, répondit Hans en montrant un bateau.

— Oui, m'écriai-je, il y a un bac.

— Il fallait donc le dire ! Eh bien, en route !

— Tidvatten, reprit le guide.

— Que dit-il ?

— Il dit marée, répondit mon oncle en me traduisant le mot danois.

— Sans doute, il faut attendre la marée ?

— Förbida ? demanda mon oncle.

— Ja, répondit Hans.

Mon oncle frappa du pied, tandis que les chevaux se dirigeaient vers le bac.

Chapitre IV

À PIED D'ŒUVRE

Il aurait dû faire nuit, mais sous le soixante-cinquième parallèle, la clarté nocturne des régions polaires ne devait pas m'étonner ; en Islande, pendant les mois de juin et juillet, le soleil ne se couche pas.

Néanmoins la température s'était abaissée. J'avais froid, et surtout faim. Bienvenu fut le *boër* qui s'ouvrit hospitalièrement pour nous recevoir.

C'était la maison d'un paysan, mais, en fait d'hospitalité, elle valait celle d'un roi. À notre arrivée, le maître vint nous tendre la main, et, sans plus de cérémonie, il nous fit signe de le suivre.

Lorsque nous eûmes mis de côté notre harnachement de voyageurs, la voix de l'hôte se fit entendre, qui nous conviait à passer dans la cuisine, seule pièce où l'on fît du feu, même par les plus grands froids.

À notre entrée, l'hôte, comme s'il ne nous avait pas encore vus, nous salua du mot « sællvertu », qui signifie « soyez heureux », et il vint nous baiser sur la joue.

Sa femme, après lui, prononça les mêmes paroles, accompagnées du même cérémonial ; puis les deux époux, plaçant la main droite sur leur cœur, s'inclinèrent profondément.

Je me hâte de dire que l'Islandaise était mère de dix-neuf enfants. Mon oncle et moi, nous fîmes très bon accueil à cette « couvée ».

En ce moment rentra le chasseur, qui venait de pourvoir à la nourriture des chevaux, c'est-à-dire qu'il les avait lâchés à travers champs.

— Sællvertu, fit Hans.

Puis tranquillement, automatiquement, sans qu'un baiser fût plus accentué que l'autre, il embrassa l'hôte, l'hôtesse et leurs dix-neuf enfants.

L'hôte nous servit une soupe au lichen et point désagréable, puis une énorme portion de poisson sec nageant dans du beurre aigri depuis vingt ans, et par conséquent bien préférable au beurre frais, d'après les idées gastronomiques de l'Islande. Il y avait avec cela du « skyr », sorte de lait caillé, accompagné de biscuit et relevé par du jus de baies de genièvre ; enfin, pour boisson, du petit-lait mêlé d'eau, nommé « blanda »

dans le pays. Si cette singulière nourriture était bonne ou non, c'est ce dont je ne pus juger. J'avais faim, et, au dessert, j'avalai jusqu'à la dernière bouchée une épaisse bouillie de sarrasin.

Le lendemain, à cinq heures, nous faisions nos adieux au paysan islandais ; mon oncle eut beaucoup de peine à lui faire accepter une rémunération convenable, et Hans donna le signal du départ.

Le soir, après avoir coupé à gué deux rivières riches en truites et en brochets, l'Alfa et l'Heta, nous fûmes obligés de passer la nuit dans une masure abandonnée, digne d'être hantée par tous les lutins de la mythologie scandinave ; à coup sûr le génie du froid y avait élu domicile, et il fit des siennes pendant toute la nuit.

La journée suivante ne présenta aucun incident particulier.

Le 19 juin, la double cime blanche du Sneffels se dressait dans les nuages à moins de cinq milles.

Les chevaux marchaient bien ; les difficultés du sol ne les arrêtaient pas ; pour mon compte, je commençais à être très fatigué ; mon oncle demeurait ferme et droit comme au premier jour ; je ne pouvais m'empêcher de l'admirer à l'égal du chasseur, qui regardait cette expédition comme une simple promenade.

Le samedi 20 juin, à six heures du soir, nous atteignions Büdir, bourgade située sur le bord de la mer, et le guide réclamait sa paie convenue. Mon oncle régla avec lui. Ce fut la famille même de Hans, c'est-à-dire ses oncles et cousins germains, qui nous offrit

l'hospitalité. Mais le lendemain il fallut enfourcher de nouveau nos bonnes bêtes.

Le sol se ressentait du voisinage de la montagne dont les racines de granit sortaient de terre, comme celles d'un vieux chêne. Nous contournions l'immense base du volcan. Le professeur ne le perdait pas des yeux. Enfin, après quatre heures de marche, les chevaux s'arrêtèrent d'eux-mêmes à la porte du presbytère de Stapi.

Stapi est une bourgade formée d'une trentaine de huttes, et bâtie en pleine lave sous les rayons du soleil réfléchis par le volcan. Elle s'étend au fond d'un petit fjörd encaissé dans une muraille basaltique du plus étrange effet.

J'avais bien entendu parler de la Chaussée des Géants en Irlande, et de la Grotte de Fingal dans l'une des Hébrides, mais le spectacle d'une substruction basaltique ne s'était pas encore offert à mes regards.

Or, à Stapi, ce phénomène apparaissait dans toute sa beauté.

La muraille du fjörd, comme toute la côte de la presqu'île, se composait d'une suite de colonnes verticales, hautes de trente pieds. Ces fûts droits et d'une proportion pure supportaient une archivolte, faite de colonnes horizontales dont le surplombement formait demi-voûte au-dessus de la mer. À de certains intervalles, et sous cet impluvium naturel, l'œil surprenait des ouvertures ogivales d'un dessin admirable, à travers lesquelles les flots du large venaient se précipiter en

écumant. Quelques tronçons de basalte, arrachés par les fureurs de l'océan, s'allongeaient sur le sol comme les débris d'un temple antique, ruines éternellement jeunes, sur lesquelles passaient les siècles sans les entamer.

Telle était la dernière étape de notre voyage terrestre. Hans nous y avait conduits avec intelligence, et je me rassurais un peu en songeant qu'il devait nous accompagner encore.

En arrivant à la porte de la maison du recteur, simple cabane basse, ni plus belle ni plus confortable que ses voisines, je vis un homme en train de ferrer un cheval, le marteau à la main, et le tablier de cuir aux reins.

— Sællvertu, lui dit le chasseur.

— God dag, répondit le maréchal-ferrant en parfait danois.

— Kyrkoherde, fit Hans en se retournant vers mon oncle.

— Le recteur ! répéta ce dernier.

Le recteur ne semblait pas pratiquer l'hospitalité antique. Loin de là. Avant la fin du jour, je vis que nous avions affaire à un forgeron, à un pêcheur, à un chasseur, à un charpentier, et pas du tout à un ministre du Seigneur. Nous étions en semaine, il est vrai. Peut-être se rattrapait-il le dimanche.

Mon oncle comprit vite à quel genre d'homme il avait affaire ; au lieu d'un brave et digne savant, il trouvait un paysan lourd et grossier. Il résolut donc de commencer au plus tôt sa grande expédition et de quitter cette cure peu hospitalière. Il ne regardait pas à

ses fatigues et résolut d'aller passer quelques jours dans la montagne.

Les préparatifs de départ furent donc faits dès le lendemain de notre arrivée à Stapi. Hans loua les services de trois Islandais pour remplacer les chevaux dans le transport des bagages ; mais, une fois arrivés au bord du cratère, ces hommes devaient rebrousser chemin et nous abandonner à nous-mêmes. Ce point fut parfaitement arrêté.

À cette occasion, mon oncle dut apprendre au chasseur que son intention était de poursuivre la reconnaissance du volcan jusqu'à ses dernières limites.

Hans se contenta d'incliner la tête. Aller là ou ailleurs, s'enfoncer dans les entrailles de son île ou la parcourir, il n'y voyait aune différence. Quant à moi, distrait jusqu'alors par les incidents du voyage, j'avais un peu oublié l'avenir, mais maintenant je sentais l'émotion me reprendre de plus belle. Qu'y faire ? Si j'avais pu tenter de résister au professeur Lidenbrock, c'était à Hambourg et non au pied du Sneffels.

Je passai la nuit suivante en plein cauchemar au milieu d'un volcan et des profondeurs de la terre, je me sentis lancé dans les espaces planétaires sous la forme de roche éruptive.

Le lendemain, 23 juin, Hans nous attendait avec ses compagnons chargés des vivres, des outils et des instruments. Deux bâtons ferrés, deux fusils, deux cartouchières étaient réservés à mon oncle et à moi. Hans, en homme de précaution, avait ajouté à nos

bagages une outre pleine qui, jointe à nos gourdes, nous assurait de l'eau pour huit jours.

Il était neuf heures du matin. Hans donna le signal du départ, et quelques instants après nous avions quitté Stapi.

Le Sneffels est haut de cinq mille pieds. Il termine, par son double cône, une bande trachytique qui se détache du système orographique de l'île. De notre point de départ on ne pouvait voir ses deux pics se profiler sur le fond grisâtre du ciel. J'apercevais seulement une énorme calotte de neige abaissée sur le front du géant.

Nous marchions en file, précédés du chasseur ; celui-ci remontait d'étroits sentiers où deux personnes n'auraient pu aller de front. Toute conversation devenait donc à peu près impossible.

Au-delà de la muraille basaltique du fjörd de Stapi se présenta d'abord un sol de tourbe herbacée et fibreuse, résidu de l'antique végétation des marécages de la presqu'île ; la masse de ce combustible encore inexploité suffirait à chauffer pendant un siècle toute la population de l'Islande ; cette vaste tourbière, mesurée du fond de certains ravins, avait souvent soixante-dix pieds de haut et présentait des couches successives de détritus carbonisés, séparées par des feuillets de tuf ponceux.

En véritable neveu du professeur Lidenbrock et malgré mes préoccupations, j'observais avec intérêt les curiosités minéralogiques étalées dans ce vaste cabinet

d'histoire naturelle ; en même temps je refaisais dans mon esprit toute l'histoire géologique de l'Islande.

La route devenait de plus en plus difficile ; le sol montait ; les éclats de roche s'ébranlaient et il fallait la plus scrupuleuse attention pour éviter des chutes dangereuses.

Hans s'avançait tranquillement comme sur un terrain uni ; parfois il disparaissait de vue momentanément ; alors un sifflement aigu, échappé de ses lèvres, indiquait la direction à suivre. Souvent aussi il s'arrêtait, ramassait quelques débris de rocs, les disposait d'une façon reconnaissable et formait ainsi des amers destinés à indiquer la route du retour. Précaution bonne en soi, mais que les événements futurs rendirent inutile.

Trois fatigantes heures de marche nous avaient amenés seulement à la base de la montagne. Là, Hans fit signe de s'arrêter, et un déjeuner sommaire fut partagé entre tous.

Nous commencions maintenant à gravir les pentes du Sneffels. Son neigeux sommet, par une illusion d'optique fréquente dans les montagnes, me paraissait fort rapproché, et cependant, que de longues heures avant de l'atteindre ! Quelle fatigue surtout ! Les pierres qu'aucun ciment de terre, aucune herbe ne liaient entre elles, s'éboulaient sous nos pieds et allaient se perdre dans la plaine avec la rapidité d'une avalanche.

Je dois dire que mon oncle se tenait près de moi le plus possible ; il ne me perdait pas de vue, et, en mainte occasion, son bras me fournit un solide appui. Pour son compte, il avait sans doute le sentiment inné de

l'équilibre, car il ne bronchait pas. Les Islandais, quoique chargés, grimpaient avec une agilité de montagnards.

À sept heures du soir, nous dominions une extumescence de la montagne, sorte d'assise sur laquelle s'appuyait le cône proprement dit du cratère.

La mer s'étendait à une profondeur de trois mille deux cents pieds. Nous avions dépassé la limite des neiges perpétuelles, assez peu élevées en Islande par suite de l'humidité constante du climat. Il faisait un froid violent. Le vent soufflait avec force. J'étais épuisé. Le professeur vit bien que mes jambes me refusaient tout service, et, malgré son impatience, il se décida à s'arrêter.

Cependant Hans ne jugea pas prudent de passer la nuit sur les flancs du cône. Nous continuâmes notre ascension en zigzag ; les quinze cents pieds qui restaient à franchir prirent près de cinq heures ; les détours, les biais, les contremarches mesuraient trois lieues au moins. Je n'en pouvais plus ; je succombais au froid et à la faim. L'air, un peu raréfié, ne suffisait pas au jeu de mes poumons.

Enfin, à onze heures du soir, en pleine obscurité, le sommet du Sneffels fut atteint, et, avant d'aller m'abriter à l'intérieur du cratère, j'eus le temps d'apercevoir le « soleil de minuit » au plus bas de sa carrière, projetant ses pâles rayons sur l'île endormie à mes pieds.

Le souper fut rapidement dévoré et la petite troupe se

casa de son mieux. La couche était dure, l'abri peu solide, la situation fort pénible, à cinq mille pieds au-dessus du niveau de la mer. Cependant mon sommeil fut particulièrement paisible pendant cette nuit, l'une des meilleures que j'eusse passées depuis longtemps. Je ne rêvai même pas.

Le lendemain, on se réveilla à demi gelé par un air très vif, aux rayons d'un beau soleil. Je quittai ma couche de granit et j'allai jouir du magnifique spectacle qui se développait à mes regards.

Mais je fus ramené au sentiment de la réalité par l'arrivée du professeur et de Hans, qui me rejoignirent au sommet du pic.

Mon oncle me jeta un coup d'œil triomphant.

— Au cratère ! dit-il.

Le cratère du Sneffels représentait un cône renversé dont l'orifice pouvait avoir une demi-lieue de diamètre. Sa profondeur, je l'estimais à deux mille pieds environ. Que l'on juge de l'état d'un pareil récipient, lorsqu'il s'emplissait de tonnerres et de flammes. Le fond de l'entonnoir ne devait pas mesurer plus de cinq cents pieds de tour, de telle sorte que ses pentes assez douces permettaient d'arriver facilement à sa partie inférieure.

Afin de faciliter la descente, Hans décrivait à l'intérieur du cône des ellipses très allongées. Il fallait marcher au milieu des roches éruptives, dont quelques-unes, ébranlées dans leurs alvéoles, se précipitaient en rebondissant jusqu'au fond de l'abîme. Leur chute déterminait des répercussions d'échos d'une étrange sonorité.

À midi, nous étions arrivés. Au fond du cratère s'ouvraient trois cheminées par lesquelles, au temps des éruptions du Sneffels, le foyer central chassait ses laves et ses vapeurs. Le professeur Lidenbrock avait déjà fait un examen rapide de leur disposition ; il était haletant ; il courait de l'une à l'autre, gesticulant et lançant des paroles incompréhensibles.

Tout à coup mon oncle poussa un cri.

— Axel, Axel ! s'écria-t-il, viens, viens !

J'accourus. Ni Hans ni les Islandais ne bougèrent.

— Regarde, me dit le professeur.

Et, partageant sa stupéfaction, sinon sa joie, je lus sur la face occidentale du bloc, en caractères runiques à demi rongés par le temps, ce nom mille fois maudit.

— Arne Saknussemm ! s'écria mon oncle, douteras-tu encore ?

Je ne répondis pas, et je revins consterné à mon banc de lave. L'évidence m'écrasait.

Combien de temps demeurai-je ainsi plongé dans mes réflexions, je l'ignore. Tout ce que je sais, c'est qu'en relevant la tête je vis mon oncle et Hans seuls au fond du cratère. Les Islandais avaient été congédiés, et maintenant ils redescendaient les pentes extérieures du Sneffels pour regagner Stapi.

Hans dormait tranquillement au pied d'un roc, dans une coulée de lave où il s'était fait un lit improvisé ; mon oncle tournait au fond du cratère, comme une bête sauvage dans la fosse d'un trappeur. Je me laissai aller à un douloureux assoupissement, croyant entendre des

bruits ou sentir des frissonnements dans les flancs de la montagne.

Le lendemain, un ciel gris, nuageux, lourd, s'abaissa sur le sommet du cône. Je ne m'en aperçus pas tant à l'obscurité du gouffre qu'à la colère dont mon oncle fut pris.

Nous étions au 25 juin. Que le ciel demeurât couvert pendant six jours, et il faudrait remettre l'observation à une autre année.

La journée se passa, et aucune ombre ne vint s'allonger sur le fond du cratère.

Le 26, rien encore. Une pluie mêlée de neige tomba pendant toute la journée.

Le lendemain, le ciel fut encore couvert ; mais le dimanche, 28 juin, l'antépénultième jour du mois, avec le changement de lune vint le changement de temps. Le soleil versa ses rayons à flots dans le cratère. Entre toutes, l'ombre du Scartaris se dessina comme une vive arête et se mit à tourner insensiblement avec l'astre radieux.

Mon oncle tournait avec elle.

À midi, dans sa période la plus courte, elle vint lécher doucement le bord de la cheminée centrale.

— C'est là ! s'écria le professeur, c'est là ! Au centre du globe ! ajouta-t-il en danois.

Je regardai Hans.

— Forüt ! fit tranquillement le guide.

— En avant ! répondit mon oncle.

Chapitre V

DANS LA GUEULE DU VOLCAN

Je n'avais point encore plongé mon regard dans ce puits insondable où j'allais m'engouffrer. Le moment était venu. Je pouvais encore ou prendre mon parti de l'entreprise ou refuser de la tenter. Mais j'eus honte de reculer devant le chasseur. Hans acceptait si tranquillement l'aventure, avec une telle indifférence, une si parfaite insouciance de tout danger, que je rougis à l'idée d'être moins brave que lui. Je m'approchai de la cheminée centrale.

J'ai dit qu'elle mesurait cent pieds de diamètre, ou trois cents pieds de tour. Je me penchai au-dessus d'un

roc qui surplombait, et je regardai. Mes cheveux se hérissèrent.

Mon oncle déroula une corde de la grosseur du pouce et longue de quatre cents pieds ; il en laissa filer d'abord la moitié, puis il l'enroula autour d'un bloc de lave qui faisait saillie et rejeta l'autre moitié dans la cheminée. Chacun de nous pouvait alors descendre en réunissant dans sa main les deux moitiés de la corde qui ne pouvait se défiler ; une fois descendus de deux cents pieds, rien ne nous serait plus aisé que de la ramener en lâchant un bout et en halant sur l'autre. Puis on recommencerait cet exercice *ad infinitum*.

— Maintenant, dit mon oncle, après avoir achevé ces préparatifs, occupons-nous des bagages. Hans va se charger des outils et d'une partie des vivres ; toi, Axel, d'un second tiers des vivres et des armes ; moi, du reste des vivres et des instruments délicats.

— Mais, dis-je, et les vêtements, et cette masse de cordes et d'échelles, qui se chargera de les descendre ?

— Ils descendront tout seuls.

— Comment cela ? demandai-je.

— Tu vas le voir.

Sur son ordre, Hans réunit en un seul colis les objets non fragiles, et ce paquet, solidement cordé, fut tout bonnement précipité dans le gouffre.

— Bon, fit-il. À nous maintenant.

Le professeur attacha sur son dos le paquet des instruments ; Hans prit celui des outils, moi celui des armes. La descente commença dans l'ordre suivant :

Hans, mon oncle et moi. Elle se fit dans un profond silence, troublé seulement par la chute des débris de roc qui se précipitaient dans l'abîme.

Après une demi-heure, nous étions arrivés sur la surface d'un roc fortement engagé dans la paroi de la cheminée.

Hans tira la corde par l'un de ses bouts : l'autre s'éleva dans l'air ; après avoir dépassé le rocher supérieur, il retomba en raclant les morceaux de pierre et de lave, sorte de pluie, ou mieux, de grêle fort dangereuse.

La manœuvre de la corde recommença, et, une demi-heure après, nous avions gagné une nouvelle profondeur de deux cents pieds.

Au bout de trois heures, je n'entrevoyais pas encore le fond de la cheminée. Lorsque je relevais la tête, j'apercevais son orifice qui décroissait sensiblement.

Cependant nous descendions toujours ; il me semblait que les pierres détachées des parois s'engloutissaient avec une répercussion plus mate et qu'elles devaient rencontrer promptement le fond de l'abîme.

En ce moment la voix de Hans se fit entendre :

— Halt ! dit-il.

Je m'arrêtai court au moment où j'allais heurter de mes pieds la tête de mon oncle.

— Nous sommes arrivés, dit celui-ci.

— Où ? demandai-je en me laissant glisser près de lui.

— Au fond de la cheminée perpendiculaire.

— Il n'y a donc pas d'autre issue ?

— Si, une sorte de couloir que j'entrevois et qui oblique vers la droite. Nous verrons cela demain. Soupons d'abord, nous dormirons après.

À huit heures du matin, un rayon du jour vint nous réveiller.

— Eh bien, Axel, qu'en dis-tu ? s'écria mon oncle en se frottant les mains. As-tu jamais passé une nuit plus paisible dans notre maison de Königstrasse ?

— Sans doute, mais ce calme a quelque chose d'effrayant.

— Allons donc ! s'écria mon oncle, si tu t'effraies déjà, que sera-ce plus tard ?… Maintenant, Axel, ajouta mon oncle d'une voix enthousiaste, nous allons nous enfoncer véritablement dans les entrailles du globe. Voici donc le moment précis auquel notre voyage commence.

Cela dit, mon oncle prit d'une main l'appareil de Ruhmkorff suspendu à son cou ; de l'autre, il mit en communication le courant électrique avec le serpentin de la lanterne, et une assez vive lumière dissipa les ténèbres de la galerie.

Hans portait le second appareil, qui fut également mis en activité. Cette ingénieuse application de l'électricité nous permettait d'aller longtemps en créant un jour artificiel, même au milieu des gaz les plus inflammables.

— En route ! fit mon oncle.

Chacun reprit son ballot. Hans se chargea de pousser devant lui le paquet des cordages et des habits, et, moi troisième, nous entrâmes dans la galerie.

Toute la difficulté de la route consistait à ne pas glisser trop rapidement sur une pente inclinée à quarante-cinq degrés environ ; heureusement certaines érosions, quelques boursouflures tenaient lieu de marches, et nous n'avions qu'à descendre en laissant filer nos bagages retenus par une longue corde.

Mais ce qui se faisait marche sous nos pieds devenait stalactite sur les autres parois. La lave, poreuse en de certains endroits, présentait de petites ampoules arrondies : des cristaux de quartz opaque, ornés de limpides gouttes de verre et suspendus à la voûte comme des lustres, semblaient s'allumer à notre passage. On eût dit que les génies du gouffre illuminaient leur palais pour recevoir les hôtes de la terre.

— C'est magnifique ! m'écriai-je malgré moi. Quel spectacle, mon oncle ! Admirez-vous ces nuances de la lave qui vont du rouge brun au jaune éclatant par dégradations insensibles ? Et ces cristaux qui nous apparaissent comme des globes lumineux ?

— Ah ! tu y viens, Axel ' répondit mon oncle. Ah ! tu trouves cela splendide, mon garçon ! Tu en verras bien d'autres, je l'espère. Marchons ! marchons !

Le soir, vers huit heures, mon oncle donna le signal d'arrêt. Hans aussitôt s'assit. Les lampes furent accrochées à une saillie de lave. Nous étions dans une

sorte de caverne où l'air ne manquait pas. Au contraire. Certains souffles arrivaient jusqu'à nous. Quelle cause les produisait ? À quelle agitation atmosphérique attribuer leur origine ? C'est une question que je ne cherchai pas à résoudre en ce moment. Une descente de sept heures consécutives ne se fait pas sans une grande dépense de forces. J'étais épuisé.

Le mot « halte » me fit donc plaisir à entendre. Hans étala quelques provisions sur un bloc de lave ; et chacun mangea avec appétit.

Cependant une chose m'inquiétait ; notre réserve d'eau était à demi consommée. Mon oncle comptait la refaire aux sources souterraines, mais jusqu'alors celles-ci manquaient absolument. Je ne pus m'empêcher d'attirer son attention sur ce sujet.

— Cette absence de sources te surprend ? dit-il.

— Sans doute, et même elle m'inquiète. Nous n'avons plus d'eau que pour cinq jours.

— Sois tranquille, Axel, je te réponds que nous trouverons de l'eau, et plus que nous n'en voudrons.

— Quand cela ?

— Quand nous aurons quitté cette enveloppe de lave.

Le lendemain mardi, 30 juin, à six heures, la descente fut reprise.

Nous suivions toujours la galerie de lave, véritable rampe naturelle, douce comme ces plans inclinés qui remplacent encore l'escalier dans les vieilles maisons. Ce fut ainsi jusqu'à midi dix-sept minutes, instant

précis où nous rejoignîmes Hans qui venait de s'arrêter.

— Ah ! s'écria mon oncle, nous sommes parvenus à l'extrémité de la cheminée.

Je regardai autour de moi. Nous étions au centre d'un carrefour, auquel deux routes venaient aboutir, toutes deux sombres et étroites. Laquelle convenait-il de prendre ? Il y avait là une difficulté.

Cependant mon oncle ne voulut paraître hésiter ni devant moi ni devant le guide ; il désigna le tunnel de l'est, et bientôt nous y étions enfoncés tous les trois.

D'ailleurs, toute hésitation devant ce double chemin se serait prolongée indéfiniment, car nul indice ne pouvait déterminer le choix de l'un ou de l'autre ; il fallait s'en remettre absolument au hasard.

La pente de cette nouvelle galerie était peu sensible, et sa section fort inégale. Parfois une succession d'arceaux se déroulait devant nos pas comme des contre-nefs d'une cathédrale gothique.

À six heures du soir, après une promenade peu fatigante, nous avions gagné deux lieues dans le sud, mais à peine un quart de mille en profondeur.

Mon oncle donna le signal du repos. On mangea sans trop causer, et l'on s'endormit sans trop réfléchir.

Nos dispositions pour la nuit étaient fort simples ; une couverture de voyage, dans laquelle on se roulait, composait toute la literie. Nous n'avions à redouter ni froid ni visite importune.

On se réveilla le lendemain frais et dispos. La route fut reprise.

À midi, un changement d'aspect se produisit dans les parois de la galerie. Je m'en aperçus à l'affaiblissement de la lumière électrique réfléchie par les murailles. Au revêtement de lave succédait la roche vive. Le massif se composait de couches inclinées et souvent disposées verticalement.

— Qu'as-tu donc ? dit mon oncle.

— Voyez ! répondis-je en lui montrant la succession variée des grès, des calcaires et les premiers indices des terrains ardoisés.

— Eh bien ?

— Nous voici arrivés à cette période pendant laquelle ont apparu les premières plantes et les premiers animaux !

— Ah ! tu penses ?

— Mais regardez, examinez, observez !

Je forçai le professeur à promener sa lampe sur les parois de la galerie. Je m'attendais à quelque exclamation de sa part. Mais il ne dit pas un mot, et continua sa route.

Je n'avais pas fait cent pas que des preuves incontestables s'offrirent à mes yeux. Mes pieds, habitués au sol dur des laves foulèrent tout à coup une poussière faite de débris de plantes et de coquilles.

Je ramassai une coquille parfaitement conservée, qui avait appartenu à un animal à peu près semblable au cloporte actuel ; puis, je rejoignis mon oncle et je lui dis :

— Voyez !

— Eh bien, c'est la coquille d'un crustacé de l'ordre disparu des trilobites.

— Mais n'en concluez-vous pas ?…

— Ce que tu conclus toi-même. Si. Parfaitement. Nous avons abandonné la couche de granit et la route des laves. Il est possible que je me sois trompé ; mais je ne serai certain de mon erreur qu'au moment où j'aurai atteint l'extrémité de cette galerie.

— Vous avez raison, et je vous approuverais si nous n'avions à craindre de manquer d'eau.

— Eh bien ! nous nous rationnerons, Axel.

En effet, il fallut se rationner. Et, fâcheuse expectative, nous avions peu d'espoir de rencontrer quelque source vive dans ces terrains de l'époque de transition.

Pendant toute la journée du lendemain, la galerie déroula devant nos pas ses interminables arceaux. Nous marchions presque sans mot dire. Le mutisme de Hans nous gagnait.

Depuis la veille, la création avait fait un progrès évident. Au lieu des trilobites rudimentaires, j'apercevais des débris d'un ordre plus parfait ; entre autres des poissons Ganoïdes et ces Sauropteris dans lesquels l'œil du paléontologiste a su découvrir les premières formes du reptile.

Il devenait évident que nous remontions l'échelle de la vie animale dont l'homme occupe le sommet. Mais le professeur Lidenbrock ne paraissait pas y prendre garde.

Il attendait deux choses : ou qu'un puits vertical vînt à s'ouvrir sous ses pieds et lui permette de reprendre sa descente, ou qu'un obstacle l'empêchât de continuer cette route. Mais le soir arriva sans que cette espérance se fût réalisée.

Le vendredi, après une nuit pendant laquelle je commençai à ressentir les tourments de la soif, notre petite troupe s'enfonça de nouveau dans les détours de la galerie.

Après dix heures de marche, je remarquai que la réverbération de nos lampes sur les parois diminuait singulièrement. Le marbre, le schiste, le calcaire, le grès des murailles faisaient place à un revêtement sombre et sans éclat. À un moment où le tunnel devenait fort étroit, je m'appuyai sur sa paroi de gauche.

Quand je retirai ma main, elle était entièrement noire. Je regardai de plus près. Nous étions en pleine houillère.

— Une mine de charbon ! m'écriai-je.

— Une mine sans mineurs, répondit mon oncle.

— Eh ! qui sait ?

— Moi, je sais, répliqua le professeur d'un ton bref, et je suis certain que cette galerie percée à travers ces couches de houille n'a pas été faite de la main des hommes. Mais que ce soit ou non l'ouvrage de la nature cela m'importe peu. L'heure du souper est venue. Soupons.

Hans prépara quelques aliments. Je mangeai à peine,

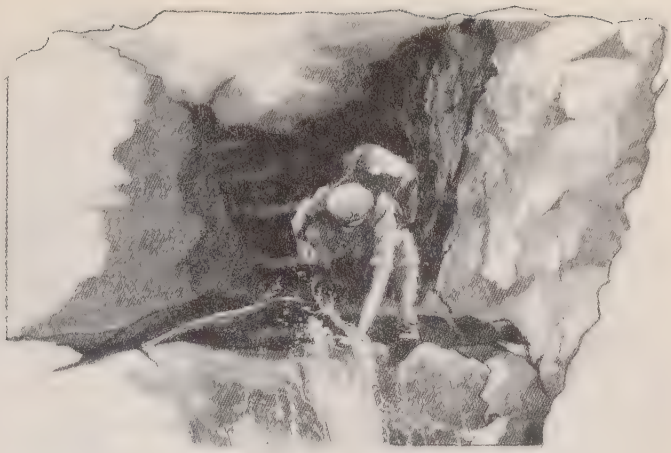
et je bus les quelques gouttes d'eau qui formaient ma ration. La gourde du guide à demi pleine, voilà tout ce qui restait pour désaltérer trois hommes.

Le samedi, à six heures, on repartit. Vingt minutes plus tard, nous arrivions à une vaste excavation ; je reconnus alors que la main ne pouvait avoir creusé cette houillère ; les voûtes en eussent été étançonnées, et véritablement elles ne se tenaient que par un miracle d'équilibre.

Cette espèce de caverne comptait cent pieds de largeur sur cent cinquante de hauteur. Le terrain avait été violemment écarté par une commotion souterraine. Le massif terrestre, cédant à quelque puissante poussée, s'était disloqué, laissant ce large vide où des habitants de la terre pénétraient pour la première fois.

Cette excursion dans la houillère dura jusqu'au soir. Nous étions arrivés au fond d'une impasse.

— Eh bien, tant mieux ! s'écria mon oncle, je sais au moins à quoi m'en tenir. Nous ne sommes pas sur la route de Saknussemm, et il ne reste plus qu'à revenir en arrière.



Chapitre VI

LE HANS-BACH

Le lendemain, le départ eut lieu de grand matin. Il fallait se hâter. Nous étions à cinq jours de marche du carrefour.

Ainsi que je l'avais prévu, l'eau fit tout à fait défaut à la fin du premier jour de marche. Notre provision liquide se réduisit alors à du genièvre, mais cette infernale liqueur brûlait le gosier.

Enfin, le mardi 7 juillet, en nous traînant sur les genoux, sur les mains, nous arrivâmes à demi morts au point de jonction des deux galeries. Là, je demeurai comme une masse inerte, étendu sur le sol de lave. Il

était dix heures du matin.

Au bout de quelque temps, mon oncle s'approcha de moi et me souleva entre ses bras :

— Pauvre enfant ! murmura-t-il avec un véritable accent de pitié.

Je le vis alors prendre la gourde suspendue à son côté. À ma grande stupéfaction, il l'approcha de mes lèvres :

— Bois, fit-il.

Et relevant sa gourde, il la vida tout entière entre mes lèvres.

Je remerciai mon oncle en joignant les mains.

— Oui, fit-il, une gorgée d'eau ! la dernière ! entends-tu bien ? la dernière ! Je l'avais précieusement gardée au fond de ma gourde. Vingt fois, cent fois, j'ai dû résister à mon effrayant désir de la boire ! Mais non, Axel, je la réservais pour toi.

— Mon oncle ! murmurai-je, pendant que de grosses larmes mouillaient mes yeux.

— Oui, pauvre enfant, je savais qu'à ton arrivée à ce carrefour, tu tomberais à demi mort, et j'ai conservé mes dernières gouttes d'eau pour te ranimer.

— Merci ! merci ! m'écriai-je.

Si peu que ma soif fût apaisée, j'avais cependant retrouvé quelque force. Les muscles de mon gosier, contractés jusqu'alors, se détendaient, et l'inflammation de mes lèvres s'était adoucie. Je pouvais parler.

— Voyons, dis-je, nous n'avons maintenant qu'un parti à prendre ; l'eau nous manque ; il faut revenir sur nos pas.

— Ainsi donc, Axel, dit le professeur d'un ton bizarre, ces quelques gouttes d'eau ne t'ont pas rendu le courage et l'énergie ?

Je me croisai les bras, en regardant mon oncle bien en face.

— Le manque d'eau, dit-il, met seul obstacle à l'accomplissement de mes projets. Dans cette galerie de l'est, faite de laves, de schistes, de houilles, nous n'avons pas rencontré une seule molécule liquide. Il est possible que nous soyons plus heureux en suivant le tunnel de l'ouest.

Je secouai la tête avec un air de profonde incrédulité.

— Écoute-moi jusqu'au bout, reprit le professeur en forçant la voix. Pendant que tu gisais ici sans mouvement, j'ai été reconnaître la conformation de cette galerie. Elle s'enfonce directement dans les entrailles du globe, et, en peu d'heures, elle nous conduira au massif granitique. Là, nous devons rencontrer des sources abondantes. La nature de la roche le veut ainsi, et l'instinct est d'accord avec la logique pour appuyer ma conviction. Or, voici ce que j'ai à te proposer. Quand Colomb a demandé trois jours à ses équipages pour trouver les terres nouvelles, ses équipages, malades, épouvantés, ont cependant fait droit à sa demande, et il a découvert le nouveau monde. Moi, le Colomb de ces régions souterraines, je ne te demande qu'un jour encore. Si, ce temps écoulé, je n'ai pas rencontré l'eau qui nous manque, je te le jure, nous reviendrons à la surface de la terre.

En dépit de mon irritation, je fus ému de ces paroles et de la violence que se faisait mon oncle pour tenir un pareil langage.

— Eh bien ! m'écriai-je, qu'il soit fait comme vous le désirez, et que Dieu récompense votre énergie surhumaine. Vous n'avez plus que quelques heures à tenter le sort. En route !

La descente recommença cette fois par la nouvelle galerie. Hans marchait en avant, selon son habitude. Nous n'avions pas fait cent pas, que le professeur, promenant sa lampe le long des murailles, s'écriait :

— Voilà les terrains primitifs ! nous sommes dans la bonne voie, marchons ! marchons !

À travers l'étage des schistes, colorés de belles nuances vertes, serpentaient des filons métalliques de cuivre, de manganèse avec quelques traces de platine et d'or. Je songeais à ces richesses enfouies dans les entrailles du globe et dont l'avide humanité n'aura jamais la jouissance !

Aux schistes succédèrent les gneiss, d'une structure stratiforme, remarquables par la régularité et le parallélisme de leurs feuillets, puis les micaschistes disposés en grandes lamelles rehaussées à l'œil par les scintillations du mica blanc.

Vers six heures, cette fête de la lumière vint à diminuer sensiblement, presque à cesser ; les parois prirent une teinte cristallisée, mais sombre ; le mica se mélangea plus intimement au feldspath et au quartz,

pour former la roche par excellence, la pierre dure entre toutes, celle qui supporte, sans en être écrasée, les quatre étages de terrains du globe. Nous étions murés dans l'immense prison de granit.

Il était huit heures du soir. L'eau manquait toujours. Je souffrais horriblement. Mes forces m'abandonnèrent. Je poussai un cri et je tombai.

— À moi ! je meurs !

Mon oncle revint sur ses pas. Il me considéra en croisant ses bras ; puis ces paroles sourdes sortirent de ces lèvres :

— Tout est fini !

Un effrayant geste de colère frappa une dernière fois mes regards, et je fermai les yeux.

Lorsque je les rouvris, j'aperçus mes deux compagnons immobiles et roulés dans leur couverture.

Quelques heures se passèrent. Cependant, au milieu de mon assoupissement, je crus entendre un bruit. L'obscurité se faisait dans le tunnel. Je regardai plus attentivement, et il me sembla voir l'Islandais qui disparaissait, la lampe à la main.

Pourquoi ce départ ? Hans nous abandonnait-il ? Mon oncle dormait. Je voulus crier. Ma voix ne put trouver passage entre mes lèvres desséchées.

Pendant une heure, j'imaginai dans mon cerveau en délire toutes les raisons qui avaient pu faire agir le tranquille chasseur.

Mais enfin un bruit de pas se produisit dans les

profondeurs du gouffre. Hans remontait. La lumière incertaine commençait à glisser sur les parois, puis elle déboucha par l'orifice du couloir. Hans parut.

Il s'approcha de mon oncle, lui mit la main sur l'épaule et l'éveilla doucement.

— Qu'est-ce donc ? fit-il.

— Vatten, répondit le chasseur.

Il faut croire que, sous l'inspiration des violentes douleurs, chacun devient polyglotte. Je ne savais pas un seul mot de danois, et cependant je compris d'instinct le mot de notre guide.

— De l'eau ! de l'eau ! m'écriai-je, battant des mains, gesticulant comme un insensé.

— De l'eau ! répétait mon oncle. Hvar ? demanda-t-il à l'Islandais.

— Nedat, répondit Hans.

Où ? En bas ! Je comprenais tout. J'avais saisi les mains du chasseur, et je les pressais, tandis qu'il me regardait avec calme.

Les préparatifs du départ ne furent pas longs, et bientôt nous cheminions dans un couloir dont la pente atteignait deux pieds par toise.

Une heure plus tard, nous avions fait mille toises environ et descendu deux mille pieds.

— Hans ne s'était pas trompé, dit soudain mon oncle, tu entends, Axel ? C'est le mugissement d'un torrent.

— Un torrent ? m'écriai-je.

— Il n'y a pas à en douter. Un fleuve souterrain circule autour de nous !

Nous hâtâmes le pas, surexcités par l'espérance.

Une demi-heure s'écoula encore. Une demi-lieue fut encore franchie.

Il devint alors évident que le chasseur, pendant son absence, n'avait pu prolonger ses recherches au-delà.

Bientôt même il fut constant que, si notre marche continuait, nous nous éloignerions du courant dont le murmure tendait à diminuer.

On rebroussa chemin. Hans s'arrêta à l'endroit précis où le torrent semblait être le plus rapproché.

Il se leva et prit la lampe. Je le suivis. Il se dirigea vers la muraille. Je le regardai faire. Il colla son oreille sur la pierre sèche, et la promena lentement en écoutant avec grand soin. Je compris qu'il cherchait le point précis où le torrent se faisait entendre plus bruyamment. Ce point, il le rencontra dans la paroi latérale de gauche, à trois pieds au-dessus du sol.

Combien j'étais ému ! Je n'osais deviner ce que voulait faire le chasseur ! Mais il fallut bien le comprendre et l'applaudir, et le presser de mes encouragements, quand je le vis saisir son pic pour attaquer la roche elle-même.

— Sauvés ! m'écriai-je.

— Oui, répétait mon oncle avec frénésie, Hans a raison ! Ah ! le brave chasseur ! Nous n'aurions pas trouvé cela !

Bientôt le pic s'enfonça de deux pieds dans la muraille de granit.

Le travail durait depuis plus d'une heure, quand

soudain un sifflement se fit entendre. Un jet d'eau s'élança de la muraille et vint se briser sur la paroi opposée.

Hans, à demi renversé par le choc, ne put retenir un cri de douleur.

— De l'eau à cent degrés ! m'écriai-je.

— Eh bien, elle refroidira, répondit mon oncle.

Le couloir s'emplissait de vapeurs, tandis qu'un ruisseau se formait et allait se perdre dans les sinuosités souterraines ; bientôt nous y puisions notre première gorgée.

Ce ne fut qu'après une minute de délectation que je m'écriai :

— Mais c'est de l'eau ferrugineuse !

— Excellente pour l'estomac, répliqua mon oncle, et d'une haute minéralisation.

— Ah ! que c'est bon !

— Je le crois bien, une eau puisée à deux lieues sous terre ! Elle a un goût d'encre qui n'a rien de désagréable. Une fameuse ressource que Hans nous a procurée là ! Aussi je propose de donner son nom à ce ruisseau salutaire.

— Bien ! m'écriai-je.

Et le nom de Hans-bach fut aussitôt adopté.

— Laissons couler cette eau, dit le professeur. Elle descendra naturellement et guidera ceux qu'elle rafraîchira en route !

— Voilà qui est bien imaginé ! m'écriai-je, et avec ce ruisseau pour compagnon, il n'y a plus aucune raison

pour ne pas réussir dans nos projets.

— Ah ! tu y viens, mon garçon, dit le professeur en riant.

— Je fais mieux que d'y venir, j'y suis.

— Un instant ! Commençons par prendre quelques heures de repos.

J'oubliais vraiment qu'il fît nuit. Le chronomètre se chargea de me l'apprendre. Bientôt, chacun de nous, suffisamment restauré et rafraîchi, s'endormit d'un profond sommeil.

Le lendemain, nous avions déjà oublié nos douleurs passées.

On déjeuna et l'on but de cette excellente eau ferrugineuse. Je me sentais tout ragaillardi et décidé à aller loin.

La marche fut reprise le jeudi à huit heures du matin. Ce jour-là et le lendemain, on fit beaucoup de chemin horizontal, et relativement peu de chemin vertical.

Le vendredi soir, 10 juillet, d'après l'estime, nous devions être à trente lieues au sud-est de Reykjawik et à une profondeur de deux lieues et demie.

Sous nos pieds s'ouvrit alors un puits assez effrayant.

— Voilà qui nous mènera loin, s'écria mon oncle, et facilement, car les saillies du roc font un véritable escalier !

Les cordes furent disposées par Hans de manière à prévenir tout accident. La descente commença.

Il va sans dire que, dans cette faille, le Hans-bach s'était fait cascade au détriment de son volume ; mais il suffisait et au-delà à étancher notre soif.

Le 11 et le 12 juillet, nous suivîmes les spirales de cette faille, pénétrant encore de deux lieues dans l'écorce terrestre, ce qui faisait près de cinq lieues au-dessous du niveau de la mer. Mais, le 13, vers midi, la faille prit, dans la direction du sud-est, une inclinaison beaucoup plus douce, environ de quarante-cinq degrés.

Enfin, le mercredi 15, nous étions à sept lieues sous terre et à cinquante lieues environ du Sneffels.

Mon oncle notait heure par heure les indications de la boussole, du chronomètre, du manomètre et du thermomètre, celles-là mêmes qu'il a publiées dans le récit scientifique de son voyage. Il pouvait donc se rendre facilement compte de sa situation. Lorsqu'il m'apprit que nous étions à une distance horizontale de cinquante lieues, je ne pus retenir une exclamation.

— Qu'as-tu donc ? demanda-t-il.

— Rien, seulement je fais une réflexion.

— Laquelle, mon garçon ?

— C'est que, si vos calculs sont exacts, nous ne sommes plus sous l'Islande.

— Crois-tu ?

— Il est facile de nous en assurer.

Je pris mes mesures au compas sur la carte.

— Je ne me trompais pas, dis-je. Nous avons dépassé le cap Portland, et ces cinquante lieues dans le sud-est nous mettent en pleine mer.

— Sous la pleine mer, répliqua mon oncle en se frottant les mains.

— Ainsi, m'écriai-je, l'océan s'étend au-dessus de notre tête !

— Bah ! Axel, rien de plus naturel ! N'y a-t-il pas à Newcastle des mines de charbon qui s'avancent au loin sous les flots ?

Quatre jours plus tard, le samedi 18 juillet, le soir, nous arrivâmes à une espèce de grotte assez vaste ; et il fut décidé que le lendemain serait un jour de repos.

Chapitre VII

AXEL DANS LE LABYRINTHE

Je me réveillai le dimanche sans cette préoccupation habituelle d'un départ immédiat.

La grotte formait une vaste salle. Sur son sol granitique coulait doucement le ruisseau fidèle. À une pareille distance de sa source, son eau n'avait plus que la température ambiante et se laissait boire sans difficulté.

Après le déjeuner, le professeur voulut consacrer quelques heures à mettre en ordre ses notes quotidiennes.

— D'abord, dit-il, je vais faire des calculs, afin de relever exactement notre situation ; je veux pouvoir, au

retour, tracer une carte de notre voyage, une sorte de section verticale du globe, qui donnera le profil de l'expédition.

— Ce sera fort curieux, mon oncle ; mais vos observations auront-elles un degré suffisant de précision ?

— Oui. J'ai noté avec soin les angles et les pentes. Je suis sûr de ne point me tromper. Voyons d'abord où nous sommes. Prends la boussole et observe la direction qu'elle indique.

Je regardai l'instrument, et, après un examen attentif, je répondis :

— Est-quart-sud-est.

— Bien ! fit le professeur, notant l'observation et établissant quelques calculs rapides. J'en conclus que nous avons fait quatre-vingt-cinq lieues depuis notre point de départ.

— Ainsi nous voyageons sous l'Atlantique ?

— Parfaitement, et, d'après mes notes précédentes, j'estime à seize lieues la profondeur atteinte.

— Seize lieues ! m'écriai-je.

— Sans doute.

— Mon oncle, je tiens pour exacts tous vos calculs, mais permettez-moi d'en tirer une conséquence rigoureuse.

— Va, mon garçon, à ton aise.

— Au point où nous sommes, sous la latitude de l'Islande, le rayon terrestre est de quinze cent quatre-vingt-trois lieues à peu près ?

— Quinze cent quatre-vingt-trois lieues et un tiers.

— Mettons seize cents lieues en chiffres ronds. Sur un voyage de seize cents lieues, nous en avons fait douze ?

— Comme tu dis.

— Et cela au prix de quatre-vingt-cinq lieues de diagonale ?

— Parfaitement.

— En vingt jours environ ?

— En vingt jours.

— Or, seize lieues font le centième du rayon terrestre. À continuer ainsi, nous mettrons donc deux mille jours, ou près de cinq ans et demi à descendre !

— Au diable tes calculs ! répliqua mon oncle avec un mouvement de colère. Au diable tes hypothèses ! Sur quoi reposent-elles ? Qui te dit que ce couloir ne va pas directement à notre but ? D'ailleurs j'ai pour moi un précédent. Ce que je fais là, un autre l'a fait, et où il a réussi je réussirai à mon tour.

— Je l'espère ; mais enfin, il m'est bien permis…

— Il t'est permis de te taire, Axel, quand tu voudras déraisonner de la sorte.

Je vis bien que le terrible professeur menaçait de reparaître sous la peau de l'oncle, et je me tins pour averti.

Le reste de la journée se passa en calculs et en conversation.

Je fus toujours de l'avis du professeur Lidenbrock, et j'enviai la parfaite indifférence de Hans, qui, sans tant chercher les effets et les causes, s'en allait aveuglément où le menait la destinée.

Il faut l'avouer, les choses jusqu'ici se passaient bien, et j'aurais eu mauvaise grâce à me plaindre. Si la « moyenne » des difficultés ne s'accroissait pas, nous ne pouvions manquer d'atteindre notre but. Et quelle gloire alors ! J'en étais arrivé à faire de ces raisonnements à la Lidenbrock.

Pendant les deux semaines qui suivirent notre dernière conversation, il ne se produisit aucun incident digne d'être rapporté. Je ne retrouve dans ma mémoire, et pour cause, qu'un seul événement d'une extrême gravité. Il m'eût été difficile d'en oublier le moindre détail.

Le 7 août, nos descentes successives nous avaient amenés à une profondeur de trente lieues, c'est-à-dire qu'il y avait sur notre tête trente lieues de rocs, d'océan, de continents et de villes. Nous devions alors être à deux cents lieues de l'Islande.

Ce jour-là, le tunnel suivait un plan peu incliné. Je marchais en avant. Tout à coup, me retournant, je m'aperçus que j'étais seul.

Je revins sur mes pas. Je marchai pendant un quart d'heure. Je regardai. Personne. J'appelai. Point de réponse. Ma voix se perdit au milieu des caverneux échos qu'elle éveilla soudain.

Un doute me prit alors. Étais-je bien en avant ? Certes, Hans me suivait, précédant mon oncle. Il s'était même arrêté pendant quelques instants pour rattacher ses bagages sur son épaule. Ce détail me revenait à l'esprit. C'est à ce moment même que j'avais dû continuer ma route.

« D'ailleurs, pensai-je, j'ai un moyen sûr de ne pas m'égarer, un fil pour me guider dans ce labyrinthe, et qui ne saurait casser, mon fidèle ruisseau. Je n'ai qu'à remonter son cours, et je retrouverai forcément les traces de mes compagnons. »

Ce raisonnement me ranima, et je résolus de me remettre en marche sans perdre un instant.

Avant de remonter, je pensai qu'une ablution me ferait quelque bien.

Je me baissai donc pour plonger mon front dans l'eau du Hans-bach !

Que l'on juge de ma stupéfaction !

Je foulais un granit sec et raboteux ! Le ruisseau ne coulait plus à mes pieds !

Machinalement, je promenai mes mains brûlantes sur le sol. Que ce roc me sembla desséché !

Mais comment avais-je abandonné le cours du ruisseau ? Car, enfin, il n'était plus là ! Je compris alors la raison de ce silence étrange, quand j'écoutai pour la dernière fois si quelque appel de mes compagnons ne parviendrait pas à mon oreille.

Ainsi, au moment où mon premier pas s'engagea dans la route imprudente, je ne remarquai point cette absence du ruisseau. Il est évident qu'à ce moment une bifurcation de la galerie s'ouvrit devant moi, tandis que le Hans-bach, obéissant aux caprices d'une autre pente, s'en allait avec mes compagnons vers des profondeurs inconnues !

Comment revenir ? De traces, il n'y en avait pas. Mon pied ne laissait aucune empreinte sur ce granit. Je me brisais la tête à chercher la solution de cet insoluble problème. Ma situation se résumait en un seul mot : perdu !

— Oh ! mon oncle ! m'écriai-je avec l'accent du désespoir.

Ce fut le seul mot de reproche qui me vint aux lèvres, car je compris ce que le malheureux homme devait souffrir en me cherchant à son tour.

J'avais pour trois jours de vivres, et ma gourde était pleine. Cependant je ne pouvais rester seul plus longtemps. Mais fallait-il monter ou descendre ?

Monter évidemment ! monter toujours !

Comment n'y avais-je pas songé plus tôt ! Il y avait évidemment là une chance de salut. Le plus pressé était donc de retrouver le cours du Hans-bach.

Je me levai et, m'appuyant sur mon bâton ferré, je remontai la galerie. La pente en était assez roide. Je marchais avec espoir et sans embarras, comme un homme qui n'a pas le choix du chemin à suivre.

Au milieu de ces angoisses, une nouvelle terreur vint s'emparer de mon esprit. Ma lampe s'était faussée en tombant. Je n'avais aucun moyen de la réparer. Sa lumière pâlissait et allait me manquer !

Enfin une dernière lueur trembla dans la lampe. Je la suivis, je l'aspirai du regard, je concentrai sur elle toute la puissance de mes yeux, comme sur la dernière sensation de lumière qu'il leur fût donné d'éprouver, et

je demeurai plongé dans les ténèbres immenses.

Alors ma tête se perdit. Je me relevai les bras en avant, essayant les tâtonnements les plus douloureux. Je me pris à fuir, précipitant mes pas au hasard dans cet inextricable labyrinthe.

Après plusieurs heures, sans doute à bout de forces, je tombai comme une masse inerte le long de la paroi, et je perdis tout sentiment d'existence !

Quand je revins à la vie, mon visage était mouillé, mais mouillé de larmes. Après ma chute, j'avais perdu beaucoup de sang. Je m'en sentais inondé ! Déjà je sentais l'évanouissement me reprendre, et, avec lui, l'anéantissement suprême, quand un bruit violent vint frapper mon oreille.

D'où provenait ce bruit ? De quelque phénomène, sans doute, qui s'accomplissait au sein du massif terrestre ! L'explosion d'un gaz, ou la chute de quelque puissante assise du globe !

Tout à coup mon oreille, appliquée par hasard sur la muraille, crut surprendre des paroles vagues, insaisissables, lointaines. Je tressaillis.

« C'est une hallucination ! », pensais-je.

Mais non. En écoutant avec plus d'attention, j'entendis réellement un murmure de voix. Mais de comprendre ce qui se disait, c'est ce que ma faiblesse ne me permit pas. Cependant on parlait. J'en étais certain.

— À moi ! criai-je de toutes mes forces, à moi !

J'écoutai, j'épiai dans l'ombre une réponse, un cri,

un soupir. Rien ne se fit entendre. Quelques minutes se passèrent.

Je me remis à écouter. En promenant mon oreille sur la paroi, je trouvai un point mathématique où les voix paraissaient atteindre leur maximum d'intensité.

J'écoutai de nouveau, et cette fois, oui ! cette fois ! j'entendis mon nom distinctement jeté à travers l'espace ! C'était mon oncle qui le prononçait !

— Mon oncle Lidenbrock !

J'attendis dans la plus vive anxiété. Quelques secondes, des siècles se passèrent, et enfin ces paroles arrivèrent à mon oreille.

— Axel, Axel ! est-ce toi ?

. . . . . .

— Oui ! oui ! répondis-je.

. . . . . .

— Mon enfant, où es-tu ?

. . . . . .

— Perdu, dans la plus profonde obscurité !

. . . . . .

— Mais ta lampe ?

. . . . . .

— Éteinte.

. . . . . .

— Et le ruisseau ?

. . . . . .

— Disparu.

. . . . . .

— Axel, mon pauvre Axel, reprends courage !

. . . . . .

— Mon oncle ?

. . . . . .

— Mon enfant ? me fut-il répondu après quelques instants.

. . . . . .

— Il faut d'abord savoir quelle distance nous sépare.

. . . . . .

— Cela est facile.

. . . . . .

— Vous avez votre chronomètre ?

. . . . . .

— Oui.

. . . . . .

— Eh bien, prenez-le. Prononcez mon nom en notant exactement la seconde où vous parlerez. Je le répéterai dès qu'il me parviendra, et vous observerez également le moment précis auquel vous arrivera ma réponse.

. . . . . .

— Bien, et la moitié du temps compris entre ma demande et ta réponse indiquera celui que ma voix emploie pour arriver jusqu'à toi.

. . . . . .

— C'est cela, mon oncle.

. . . . . .

J'appliquai mon oreille sur la paroi et dès que le mot « Axel » me parvint, je répondis immédiatement « Axel », puis j'attendis.

. . . . . .

— Quarante secondes, dit alors mon oncle. Il s'est écoulé quarante secondes entre les deux mots ; le son met donc vingt secondes à monter. Or, à mille vingt pieds par seconde, cela fait vingt mille quatre cents pieds, ou une lieue et demie et un huitième.

. . . . . .

— Une lieue et demie ! murmurai-je.

. . . . . .

— Eh ! cela se franchit, Axel !

. . . . . .

— Mais faut-il monter ou descendre ?

. . . . . .

— Descendre, et voici pourquoi. Nous sommes arrivés à un vaste espace, auquel aboutissent un grand nombre de galeries. Celle que tu as suivie ne peut manquer de t'y conduire, car il semble que toutes ces fentes, ces fractures du globe, rayonnent autour de l'immense caverne que nous occupons. Relève-toi donc et reprends ta route. Marche, traîne-toi, s'il le faut, glisse sur les pentes rapides, et tu trouveras nos bras pour te recevoir au bout du chemin. En route, mon enfant, en route !

. . . . . .

Ces paroles me ranimèrent.

— Adieu, mon oncle, m'écriai-je ; je pars. Nos voix ne pourront plus communiquer entre elles, du moment que j'aurai quitté cette place ! Adieu donc !

. . . . . .

— Au revoir, Axel ! au revoir !

. . . . . .

Tels furent les derniers mots que j'entendis.

Cette surprenante conversation faite au travers de la masse terrestre, échangée à plus d'une lieue de distance, se termina sur ces paroles d'espoir.

Je me levai donc. Je me traînai plutôt que je ne marchai. La pente était assez rapide. Je me laissai glisser.

Bientôt la vitesse de ma descente s'accrut dans une effrayante proportion, et menaçait de ressembler à une chute. Je n'avais plus la force de m'arrêter.

Tout à coup le terrain manqua sous mes pieds. Je me sentis rouler en rebondissant sur les aspérités d'une galerie verticale, un véritable puits. Ma tête porta sur un roc aigu, et je perdis connaissance.

Chapitre VIII

LA MER !

Lorsque je revins à moi, j'étais dans une demi-obscurité, étendu sur d'épaisses couvertures. Mon oncle veillait, épiant sur mon visage un reste d'existence. À mon premier soupir, il me prit la main ; à mon premier regard, il poussa un cri de joie.

— Il vit ! il vit ! s'écria-t-il.

— Oui, répondis-je d'une voix faible.

— Mon enfant, dit mon oncle en me serrant sur sa poitrine, te voilà sauvé !

Je fus vivement touché de l'accent dont furent prononcées ces paroles, et plus encore des soins qui les

accompagnèrent.

Hans arriva. Il vit ma main dans celle de mon oncle ; j'ose affirmer que ses yeux exprimèrent un vif contentement.

— God dag, dit-il.

— Bonjour, Hans, bonjour, murmurai-je. Et maintenant, mon oncle, apprenez-moi où nous sommes en ce moment.

— Demain, Axel, demain ; aujourd'hui tu es encore trop faible.

— Mais au moins, repris-je, quelle heure est-il ?

— Onze heures du soir, c'est aujourd'hui dimanche, 9 août, et je ne te permets plus de m'interroger avant le 10 du présent mois.

Le lendemain à mon réveil, je regardai autour de moi. Ma couchette se trouvait installée dans une grotte. Aucune torche, aucune lampe n'était allumée, et cependant, certaines clartés inexplicables venaient du dehors en pénétrant par une étroite ouverture de la grotte. J'entendais aussi un murmure vague et indéfini.

« C'est un rayon du jour, pensai-je, qui se glisse par cette fente de rochers ! Voilà bien le murmure des vagues ! Voilà le sifflement de la brise ! Est-ce que je me trompe, ou sommes-nous revenus à la surface de la terre ? Mon oncle a-t-il donc renoncé à son expédition, ou l'aurait-il heureusement terminée ? »

Je me posais ces insolubles questions, quand le professeur entra.

— Bonjour, Axel ! fit-il joyeusement. Je gagerais

volontiers que tu te portes bien !

— Mais oui, dis-je en me redressant sur les couvertures.

J'appris alors que ma chute providentielle m'avait précisément amené à l'extrémité d'une galerie presque perpendiculaire ; comme j'étais arrivé au milieu d'un torrent de pierres, dont la moins grosse eût suffi à m'écraser, il fallait en conclure qu'une partie du massif avait glissé avec moi. Cet effrayant véhicule me transporta ainsi jusque dans les bras de mon oncle, où je tombai sanglant, inanimé.

— Véritablement, me dit-il, il est étonnant que tu ne te sois pas tué mille fois !

— Vous dites que me voilà sain et sauf ?

— Sans doute.

— Alors il faut que je sois fou, car j'aperçois la lumière du jour, j'entends le bruit du vent qui souffle et de la mer qui se brise !

— Ah ! n'est-ce que cela ?

— M'expliquerez-vous ?…

— Je ne t'expliquerai rien, car c'est inexplicable ; mais tu verras et tu comprendras que la science géologique n'a pas encore dit son dernier mot.

— Sortons donc ! m'écriai-je en me levant brusquement.

— Non, repose-toi encore aujourd'hui, et nous nous embarquerons demain.

— Nous embarquer ?

Ce dernier mot me fit bondir.

Quoi ! nous embarquer ! Avions-nous donc un fleuve, un lac, une mer à notre disposition ? Un bâtiment était-il mouillé dans quelque port intérieur ?

Ma curiosité fut excitée au plus haut point. Mon oncle essaya vainement de me retenir. Quand il vit que mon impatience me ferait plus de mal que la satisfaction de mes désirs, il céda.

D'abord je ne vis rien. Mes yeux déshabitués de la lumière se fermèrent brusquement. Lorsque je pus les rouvrir, je demeurai encore plus stupéfait qu'émerveillé.

— La mer ! m'écriai-je.

— Oui, répondit mon oncle, la mer Lidenbrock, et, j'aime à le croire, aucun navigateur ne me disputera l'honneur de l'avoir découverte et le droit de la nommer de mon nom !

C'était un océan véritable, avec le contour capricieux des rivages terrestres, mais désert et d'un aspect effroyablement sauvage.

Si mes regards pouvaient se promener au loin sur cette mer, c'est qu'une lumière « spéciale » en éclairait les moindres détails. Le pouvoir éclairant de cette lumière, sa diffusion tremblotante, sa blancheur claire et sèche, le peu d'élévation de sa température, son éclat supérieur en réalité à celui de la lune accusaient évidemment une origine électrique. C'était comme une aurore boréale, un phénomène cosmique continu, qui remplissait cette caverne capable de contenir un océan.

Les nappes électriques produisaient d'étonnants jeux

de lumière sur les nuages très élevés. Des ombres vives se dessinaient à leurs volutes inférieures, et souvent, entre deux couches disjointes, un rayon se glissait jusqu'à nous avec une remarquable intensité. Mais, en somme, ce n'était pas le soleil, puisque la chaleur manquait à sa lumière. L'effet en était triste, souverainement mélancolique. Au lieu d'un firmament brillant d'étoiles, je sentais par-dessus ces nuages une voûte de granit qui m'écrasait de tout son poids, et cet espace n'eût pas suffi, tout immense qu'il fût, à la promenade du moins ambitieux des satellites.

L'imprévu de ce spectacle avait rappelé sur mon visage les couleurs de la santé ; j'étais en train de me traiter par l'étonnement et d'opérer ma guérison au moyen de cette nouvelle thérapeutique.

Mon oncle, déjà fait à ces merveilles, ne s'étonnait plus.

— Te sens-tu la force de te promener un peu ? me demanda-t-il.

— Oui, certes, répondis-je, et rien ne me sera plus agréable.

— Eh bien, prends mon bras, Axel, et suivons les sinuosités du rivage.

J'acceptai avec empressement, et nous commençâmes à côtoyer cet océan nouveau. Sur la gauche, des rochers abrupts, grimpés les uns sur les autres, formaient un entassement titanesque d'un prodigieux effet. Sur leurs flancs se déroulaient d'innombrables cascades qui s'en allaient en nappes limpides et retentissantes.

Je reconnus notre fidèle compagnon de route, le Hans-bach, qui venait se perdre tranquillement dans la mer, comme s'il n'eût jamais fait autre chose depuis le commencement du monde.

À cinq cents pas, au détour d'un promontoire, une forêt haute, touffue, épaisse, apparut à nos yeux.

Je hâtais le pas. Je ne pouvais mettre un nom à ces essences singulières. Mon oncle les appela immédiatement de leur nom.

— Ce n'est qu'une forêt de champignons, dit-il.

Et il ne se trompait pas. Il s'agissait ici de champignons blancs, hauts de trente à quarante pieds, avec une calotte d'un diamètre égal. Ils étaient là par milliers. La lumière ne parvenait pas à percer leur épais ombrage.

Mais la végétation de cette contrée souterraine ne s'en tenait pas à ces champignons. Plus loin s'élevaient par groupes un grand nombre d'autres arbres au feuillage décoloré. Ils étaient faciles à reconnaître ; c'étaient les humbles arbustes de la terre, avec des dimensions phénoménales, des lycopodes hauts de cent pieds, des sigillaires géantes, des fougères arborescentes, grandes comme les sapins des hautes latitudes.

— Étonnant, magnifique, splendide ! s'écria mon oncle. Jamais botaniste ne s'est trouvé à pareille fête !

— Des ossements ! m'écriai-je soudain en regardant le sol. Oui, des ossements d'animaux antédiluviens !

Je m'étais précipité sur ces débris séculaires faits d'une substance minérale indestructible. Je mettais sans

hésiter un nom à ces os gigantesques qui ressemblaient à des troncs d'arbres desséchés.

— Voilà la mâchoire inférieure du mastodonte, disais-je ; voilà les molaires du dinothérium ; voilà un fémur qui ne peut avoir appartenu qu'au plus grand de ces animaux, au mégatherium. Tenez, j'aperçois des squelettes entiers. Et cependant…

— Cependant ? dit mon oncle.

— Je ne comprends pas la présence de pareils quadrupèdes dans cette caverne de granit.

— Eh bien ! Axel, il y a une réponse bien simple à faire à ton objection, c'est que ce terrain-ci est un terrain sédimentaire.

— Comment ! à une pareille profondeur au-dessous de la surface de la terre !

— Ce fait peut s'expliquer géologiquement. À une certaine époque, la terre n'était formée que d'une écorce élastique, soumise à des mouvements alternatifs de haut et de bas, en vertu des lois de l'attraction. Il est probable que des affaissements du sol se sont produits, et qu'une partie des terrains sédimentaires a été entraînée au fond des gouffres subitement ouverts.

— Cela doit être. Mais, si des animaux antédiluviens ont vécu dans ces régions souterraines, qui nous dit que l'un de ces monstres n'erre pas encore au milieu de ces forêts sombres ou derrière ces rocs escarpés ?

À cette idée, j'interrogeai, non sans effroi, les divers points de l'horizon ; mais aucun être vivant n'apparaissait sur ces rivages déserts.

Le lendemain, je me réveillai complètement guéri. Je pensai qu'un bain me serait très salutaire, et j'allai me plonger pendant quelques minutes dans les eaux de cette Méditerranée. Ce nom, à coup sûr, elle le méritait entre tous. Je revins déjeuner avec un bel appétit.

— Maintenant, dit mon oncle, voici l'heure de la marée, et il ne faut pas manquer l'occasion d'étudier ce phénomène.

— Comment, la marée !

— Pourquoi pas ? Les corps ne sont-ils pas soumis dans leur ensemble à l'attraction universelle ? Cette masse d'eau ne peut donc échapper à cette loi générale. Aussi, malgré la pression atmosphérique qui s'exerce à sa surface, tu vas la voir se soulever comme l'Atlantique lui-même.

— Voilà bien le flot qui commence ! m'écriai-je.

— Oui, Axel, et d'après ces relais d'écume, tu peux voir que la mer s'élève d'une dizaine de pieds environ.

— C'est merveilleux !

— Non, c'est naturel.

— Mais où sommes-nous ? mon oncle, car je ne vous ai point encore posé cette question à laquelle vos instruments ont dû vous répondre.

— Horizontalement, à trois cent cinquante lieues de l'Islande.

— Et à quelle profondeur sommes-nous ?

— À une profondeur de trente-cinq lieues.

— Ainsi, dis-je en considérant la carte, la partie

montagneuse de l'Écosse est au-dessus de nous, et, là, les monts Grampian élèvent à une prodigieuse hauteur leur cime couverte de neige.

— Oui, répondit le professeur en riant. C'est un peu lourd à porter, mais la voûte est solide ; le grand architecte de l'univers l'a construite en bons matériaux, et jamais l'homme n'eût pu lui donner une pareille portée !

— Maintenant, mon oncle, quels sont vos projets ?

— Eh bien ! sur les rivages opposés, je suis certain de trouver de nouvelles issues.

— Ah ! dis-je, et sur quel bâtiment prendrons-nous passage ?

— Ce ne sera pas sur un bâtiment, mon garçon, mais sur un bon et solide radeau.

— Un radeau ! Un radeau est aussi impossible à construire qu'un navire, et je ne vois pas…

— Tu ne vois pas, Axel, mais si tu écoutais, tu pourrais entendre !

— Entendre ?

— Oui, certains coups de marteau qui t'apprendraient que Hans est déjà à l'œuvre. Viens, et tu le verras à l'ouvrage.

Après un quart d'heure de marche, de l'autre côté du promontoire qui formait le petit port naturel, j'aperçus Hans au travail.

— Mon oncle, quel est ce bois ?

— C'est du pin, du sapin, du bouleau, toutes les espèces des conifères du Nord, minéralisées sous l'action des eaux de la mer.

— Est-il possible ?

— C'est ce qu'on appelle du « surtarbrandur » ou bois fossile.

— Mais alors, comme les lignites, il doit avoir la dureté de la pierre, et il ne pourra flotter ?

— Quelquefois cela arrive ; il y a de ces bois qui sont devenus de véritables anthracites ; mais d'autres, tels que ceux-ci, n'ont encore subi qu'un commencement de transformation fossile. Regarde plutôt, ajouta mon oncle en jetant à la mer une de ces précieuses épaves.

Le morceau de bois, après avoir disparu, revint à la surface des flots et oscilla au gré de leurs ondulations.

— Es-tu convaincu ? dit mon oncle.

— Convaincu surtout que cela n'est pas croyable !

Le 13 août, on se réveilla de bon matin. Il s'agissait d'inaugurer un nouveau genre de locomotion rapide et peu fatigant.

Un mât fait de deux bâtons jumelés, une vergue formée d'un troisième, une voile empruntée à nos couvertures, composaient le gréement du radeau. Les cordes ne manquaient pas. Le tout était solide.

À six heures, le professeur donna le signal d'embarquer. Au moment de quitter le petit port, mon oncle, qui tenait à sa nomenclature géographique, voulut lui donner un nom, le mien, entre autres.

— Ma foi, dis-je, j'en ai un autre à vous proposer.

— Lequel ?

— Le nom de Graüben. Port-Graüben, cela fera très bien sur la carte.

— Va pour Port-Graüben.

Et voilà comment le souvenir de ma chère Virlandaise se rattacha à notre aventureuse expédition.

La brise soufflait du nord-est. Nous filions vent arrière avec une extrême rapidité. Les couches très denses de l'atmosphère avaient une poussée considérable et agissaient sur la voile comme un puissant ventilateur.

Au bout d'une heure, mon oncle avait pu estimer assez exactement notre vitesse.

— Si nous continuons à marcher ainsi, dit-il, nous ferons au moins trente lieues par vingt-quatre heures, et nous ne tarderons pas à reconnaître les rivages opposés.

Vers midi, des algues immenses vinrent onduler à la surface des flots. Notre radeau longea des fucus longs de trois et quatre mille pieds ; je m'amusais à suivre du regard leurs rubans infinis, croyant toujours en atteindre l'extrémité, et pendant des heures entières ma patience était trompée, sinon mon étonnement.

Le soir arriva, et, ainsi que je l'avais remarqué la veille, l'état lumineux de l'air ne subit aucune diminution. C'était un phénomène constant sur la durée duquel on pouvait compter.

Depuis notre départ de Port-Graüben, le professeur Lidenbrock m'avait chargé de tenir le « journal de bord ».

Je me bornerai donc à reproduire ici ces notes quotidiennes, écrites pour ainsi dire sous la dictée des

événements, afin de donner un récit plus exact de notre traversée.

Vendredi 14 août. — Brise égale du N.-O. Le radeau marche avec rapidité et en ligne droite. La côte reste à trente lieues sous le vent. Rien à l'horizon. L'intensité de la lumière ne varie pas. Beau temps, c'est-à-dire que les nuages sont fort élevés, peu épais et baignés dans une atmosphère blanche, comme serait de l'argent en fusion. Thermomètre : + 32 °C.

À midi, Hans prépare un hameçon à l'extrémité d'une corde. Il amorce avec un petit morceau de viande et le jette à la mer. Pendant deux heures il ne prend rien. Ces eaux sont donc inhabitées ? Non. Une secousse se produit. Hans tire sa ligne et ramène un poisson qui se débat vigoureusement.

— Un poisson ! s'écrie mon oncle.

Le professeur regarde attentivement l'animal.

— Ce poisson, reprend-il, appartient à une famille éteinte depuis des siècles et dont on retrouve seulement les traces fossiles dans le terrain dévonien.

— Comment ! dis-je, nous aurions pu prendre vivant un de ces habitants des mers primitives ?

— Oui, répond le professeur en continuant ses observations, et tu vois que ces poissons fossiles n'ont aucune identité avec les espèces actuelles. Or, tenir un de ces êtres vivant, c'est un véritable bonheur de naturaliste.

— Mais à quelle famille appartient-il ?

— À l'ordre des Ganoïdes, famille des Céphalaspides, genre…

— Eh bien ?

— Genre des Ptérychtis, j'en jurerais ! Mais celui-ci offre une particularité qui, dit-on, se rencontre chez les poissons des eaux souterraines.

— Laquelle ?

— Il est aveugle !

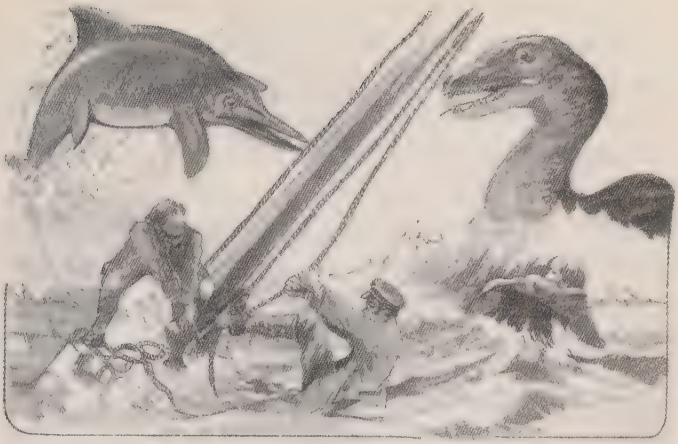
— Aveugle !

— Non seulement aveugle, mais l'organe de la vue lui manque absolument.

Je regarde. Rien n'est plus vrai. Mais ce peut être un cas particulier. La ligne est donc amorcée de nouveau et rejetée à la mer. Cet océan, à coup sûr, est fort poissonneux, car, en deux heures, nous prenons une grande quantité de Ptérychtis, ainsi que des poissons appartenant à une famille également éteinte, les Diptèrides, mais dont mon oncle ne peut reconnaître le genre. Tous sont dépourvus de l'organe de la vue. Cette pêche inespérée renouvelle avantageusement nos provisions.

Je prends la lunette et j'examine la mer. Elle est déserte. Sans doute nous sommes encore trop rapprochés des côtes. J'observe l'espace, mais les airs sont inhabités comme les rivages.

Cependant mon imagination m'emporte dans les merveilleuses hypothèses de la paléontologie. Je rêve tout éveillé.



Chapitre IX

ÉPREUVES MARITIMES

Samedi 15 août. — La mer conserve sa monotone uniformité. Nulle terre n'est en vue. L'horizon paraît excessivement reculé.

Je remarque que le professeur Lidenbrock tend à redevenir l'homme impatient du passé, et je consigne le fait sur mon journal.

— Vous semblez inquiet, mon oncle ? dis-je, en le voyant souvent porter la lunette à ses yeux.

— Inquiet ? Non.

— Impatient, alors ?

— On le serait à moins !

— Cependant nous marchons avec une vitesse…

— Que m'importe ? Ce n'est pas la vitesse qui est trop petite, c'est la mer qui est trop grande ! Et nous ne descendons pas ! Tout cela est du temps perdu, et, en somme, je ne suis pas venu si loin pour faire une partie de bateau sur un étang !

— Mais, dis-je, puisque nous avons suivi la route indiquée par Saknussemm…

— C'est la question. Avons-nous suivi cette route ? Saknussemm a-t-il rencontré cette étendue d'eau ? L'a-t-il traversée ? Ce ruisseau que nous avons pris pour guide ne nous a-t-il pas complètement égarés ?

Dimanche 16 août. — Mon oncle sonde à plusieurs reprises. Il attache un des plus lourds pics à l'extrémité d'une corde qu'il laisse filer de deux cents brasses. Pas de fond. Nous avons beaucoup de peine à ramener notre sonde.

Quand le pic est remonté à bord, Hans me fait remarquer à sa surface des empreintes fortement accusées.

— Des dents ! dis-je avec stupéfaction en considérant plus attentivement la barre de fer.

Lundi 17 août. — Mes yeux se fixent avec effroi sur la mer. Je crains de voir s'élancer l'un de ces habitants des cavernes sous-marines.

Je suppose que le professeur Lidenbrock partage mes idées, sinon mes craintes, car, après avoir examiné le

pic, il parcourt l'océan du regard.

« Au diable, dis-je en moi-même, cette idée qu'il a eue de sonder ! Il a troublé quelque animal dans sa retraite, et si nous ne sommes pas attaqués en route... »

Je jette un coup d'œil sur les armes, et je m'assure qu'elles sont en bon état. Mon oncle me voit faire et m'approuve d'un geste.

Déjà de larges agitations produites à la surface des flots indiquent le trouble des couches reculées. Le danger est proche. Il faut veiller.

Mardi 18 août. — Le soir arrive, Hans est à la barre. Pendant son quart, je m'endors.

Deux heures après, une secousse épouvantable me réveille. Le radeau a été soulevé hors des flots avec une indescriptible puissance et rejeté à vingt toises de là.

— C'est un marsouin colossal !

— Oui, réplique mon oncle, et voilà maintenant un lézard de mer d'une grosseur peu commune.

— Et plus loin un crocodile monstrueux ! Voyez sa large mâchoire et les rangées de dents dont elle est armée. Ah ! il disparaît !

— Une baleine ! une baleine ! s'écrie alors le professeur. J'aperçois ses nageoires énormes !

Hans aperçoit sur l'autre bord d'autres ennemis redoutables : une tortue gigantesque et un serpent géant qui darde sa tête énorme au-dessus des flots.

Nous sommes muets d'effroi. Les voici qui s'approchent ! D'un côté le crocodile, de l'autre le

serpent. Le reste du troupeau marin a disparu. Je vais faire feu. Hans m'arrête d'un signe. Les deux monstres passent à cinquante toises du radeau, se précipitent l'un sur l'autre, et leur fureur les empêche de nous apercevoir.

Le combat s'engage à cent toises du radeau. Nous voyons distinctement les deux monstres aux prises.

Mais il me semble que maintenant les autres animaux viennent prendre part à la lutte, le marsouin, la baleine, le lézard, la tortue. À chaque instant je les entrevois. Je les montre à l'Islandais. Celui-ci remue la tête négativement.

— Tva, dit-il.

— Quoi ! deux ? Il prétend que deux animaux seulement…

— Oui ! le premier de ces monstres a le museau d'un marsouin, la tête d'un lézard, les dents d'un crocodile, et voilà ce qui nous a trompés. C'est le plus redoutable des reptiles antédiluviens, l'ichthyosaurus !

— Et l'autre ?

— L'autre, c'est un serpent caché dans la carapace d'une tortue, le terrible ennemi du premier, le plésiosaurus !

Une heure, deux heures se passent. La lutte continue avec le même acharnement. Soudain l'ichthyosaurus et le plésiosaurus disparaissent en creusant un véritable maelström au sein des flots. Plusieurs minutes s'écoulent. Le combat va-t-il se terminer dans les profondeurs de la mer ?

Tout à coup une tête énorme s'élance au-dehors, la

tête du plésiosaurus. Le monstre est blessé à mort. Je n'aperçois plus son immense carapace. Bientôt l'agonie du reptile touche à sa fin, ses mouvements diminuent, ses contorsions s'apaisent, et ce long tronçon de serpent s'étend comme une masse inerte sur les flots calmés.

Quant à l'ichthyosaurus, a-t-il donc regagné sa caverne sous-marine, ou va-t-il reparaître à la surface de la mer ?

Mercredi 19 août. — Heureusement, le vent, qui souffle avec force, nous a permis de fuir rapidement le théâtre de la lutte. Le voyage reprend sa monotone uniformité, que je ne tiens pas à rompre au prix des dangers d'hier.

Jeudi 20 août. — Brise N.-N.-E. assez inégale. Température chaude. Nous marchons avec une vitesse de trois lieues et demie à l'heure.

Vers midi, un bruit très éloigné se fait entendre. C'est un mugissement continu.

— Il y a au loin, dit le professeur, quelque rocher ou quelque îlot sur lequel la mer se brise.

Vers quatre heures, Hans se lève, se cramponne au mât et monte à son extrémité. De là son regard parcourt l'arc de cercle que l'océan décrit devant le radeau et s'arrête sur un point. Sa figure n'exprime aucune surprise, mais son œil est devenu fixe.

Hans redescend, puis il étend son bras vers le sud en disant :

— Der nere !

— Là-bas ? répond mon oncle.

Et saisissant sa lunette, il regarde attentivement pendant une minute, qui me paraît un siècle.

— Oui, oui ! s'écrie-t-il. Une gerbe immense s'élève au-dessus des flots.

— Alors mettons le cap plus à l'ouest, dis-je ; car nous savons à quoi nous en tenir sur le danger de rencontrer ces monstres antédiluviens !

— Laissons aller, répond mon oncle.

Je me retourne vers Hans. Celui-ci maintient sa barre avec une inflexible rigueur.

On va donc en avant. Plus nous approchons, plus la gerbe grandit. Quel monstre peut s'emplir d'une pareille quantité d'eau et l'expulser ainsi sans interruption ?

À huit heures du soir, nous ne sommes pas à deux lieues de lui. Son corps noirâtre, énorme, montueux, s'étend dans la mer comme un îlot. Est-ce illusion, est-ce effroi ? Nous courons en insensés vers cette masse puissante que cent baleines ne nourriraient pas pour un jour.

Tout à coup Hans se lève, et montrant du doigt le point menaçant :

— Holme ! dit-il.

— Une île ! s'écrie mon oncle.

— Une île ! dis-je à mon tour en haussant les épaules.

— Évidemment, répond le professeur en poussant un vaste éclat de rire.

— Mais cette colonne d'eau ?

— Eh ! sans doute, un geyser pareil à ceux de l'Islande.

À mesure que nous approchons, les dimensions de la gerbe liquide deviennent grandioses.

— Accostons, dit le professeur.

Mais il faut éviter avec soin cette trombe d'eau qui coulerait le radeau en un instant. Hans, manœuvrant adroitement, nous amène à l'extrémité de l'îlot.

Je saute sur le roc. Mon oncle me suit lestement, tandis que le chasseur demeure à son poste, comme un homme au-dessus de ces étonnements.

Nous arrivons en vue d'un petit bassin central d'où s'élève le geyser. Je plonge dans l'eau qui coule en bouillonnant un thermomètre à déversement, et il marque une chaleur de cent soixante-trois degrés. Il me paraît évident, certain, que nous arriverons un jour ou l'autre à ces régions où la chaleur centrale atteint les plus hautes limites et dépasse toutes les graduations des thermomètres.

Nous verrons bien. C'est le mot. Le professeur, après avoir baptisé cet îlot volcanique du nom de son neveu, donne le signal de l'embarquement.

Je reste pendant quelques minutes encore à contempler le geyser.

Enfin nous quittons l'île Axel en contournant les roches très accores du sud. Hans a profité de cette halte pour remettre le radeau en état.

Vendredi 21 août. — Le lendemain, le magnifique geyser a disparu.

Le temps, s'il est permis de s'exprimer ainsi, va changer avant peu. L'atmosphère se charge de vapeurs qui emportent avec elles l'électricité formée par l'évaporation des eaux salines.

À dix heures du matin, les symptômes de l'orage sont plus décisifs ; on dirait que le vent mollit pour mieux reprendre haleine ; la nue ressemble à une outre immense dans laquelle s'accumulent les ouragans.

Je ne veux pas croire aux menaces du ciel, et cependant je ne puis m'empêcher de dire :

— Voilà un mauvais temps qui se prépare.

Le professeur ne répond pas. Il est d'une humeur massacrante, à voir l'océan se prolonger indéfiniment devant ses yeux.

Quelques minutes après, l'horizon du sud change subitement d'aspect. Les vapeurs accumulées se résolvent en eau, et l'air, violemment appelé pour combler les vides produits par la condensation, se fait ouragan.

Le radeau se soulève, il bondit. Mon oncle est jeté de son haut. Je me traîne jusqu'à lui. Il s'est fortement cramponné à un bout de câble et paraît considérer avec plaisir ce spectacle des éléments déchaînés.

Hans ne bouge pas. Ses longs cheveux, repoussés par l'ouragan et ramenés sur sa face immobile, lui donnent une étrange physionomie, car chacune de leurs extrémités est hérissée de petites aigrettes lumineuses. Son

masque effrayant est celui d'un homme antédiluvien, contemporain des ichthyosaures et des mégatheriums.

— La voile ! la voile ! dis-je, en faisant signe de l'abaisser.

— Non, répond mon oncle.

— Nej, fait Hans en remuant doucement la tête.

Mes yeux sont éblouis par l'intensité de la lumière, mes oreilles brisées par le fracas de la foudre ! Il faut me retenir au mât qui plie comme un roseau sous la violence de l'ouragan !!!

Dimanche 23 août. — Où sommes-nous ? Emportés avec une incommensurable rapidité.

La nuit a été épouvantable. L'orage ne se calme pas. Nous vivons dans un milieu de bruit, une détonation incessante. Nos oreilles saignent. On ne peut échanger une parole.

Où allons-nous ?… Mon oncle est couché de tout son long à l'extrémité du radeau.

Lundi 24 août. — Cela ne finira pas ! Pourquoi l'état de cette atmosphère si dense, une fois modifié, ne serait-il pas définitif ?

À midi la violence de l'ouragan redouble. Il faut saisir solidement tous les objets composant la cargaison. Chacun de nous s'attache également. Les flots passent par-dessus notre tête.

Un disque de feu apparaît soudain au bord du radeau. Le mât et la voile sont partis tout d'un bloc, et je les ai

vus s'élever à une prodigieuse hauteur, semblables au ptérodactyle, cet oiseau fantastique des premiers siècles.

Nous sommes glacés d'effroi. La boule, mi-partie blanche, mi-partie azurée, de la grosseur d'une bombe de dix pouces, se promène lentement, en tournant avec une surprenante vitesse sous la lanière de l'ouragan. Elle vient ici, là, monte sur un des bâtis du radeau, saute sur le sac aux provisions, redescend légèrement, bondit, effleure la caisse à poudre. Horreur !

Ah ! quelle lumière intense ! le globe éclate ! nous sommes couverts par des jets de flammes !

Puis tout s'éteint. J'ai eu le temps de voir mon oncle étendu sur le radeau, Hans toujours à sa barre et « crachant du feu » sous l'influence de l'électricité qui le pénètre !

Où allons-nous ? où allons-nous ?

Mardi 25 août. — Je sors d'un évanouissement prolongé. L'orage continue ; les éclairs se déchaînent comme une couvée de serpents lâchée dans l'atmosphère.

Sommes-nous toujours sur la mer ? Oui, emportés avec une vitesse incalculable. Nous avons passé sous l'Angleterre, sous la Manche, sous la France, sous l'Europe entière, peut-être !

Un bruit nouveau se fait entendre ! Évidemment, la mer qui se brise sur des rochers !... Mais alors...

Ici se termine ce que j'ai appelé le « journal du bord », heureusement sauvé du naufrage.

Ce qui se passa au choc du radeau contre les écueils de la côte, je ne saurais le dire. Je me sentis précipité dans les flots, et si j'échappai à la mort, si mon corps ne fut pas déchiré sur les rocs aigus, c'est que le bras vigoureux de Hans me retira de l'abîme.

Le courageux Islandais me transporta hors de la portée des vagues sur un sable brûlant où je me trouvai côte à côte avec mon oncle.

Puis il revint vers ces rochers auxquels se heurtaient les lames furieuses, afin de sauver quelques épaves du naufrage.

Quelques rocs superposés nous offrirent un abri contre les torrents du ciel. Hans prépara des aliments auxquels je ne pus toucher, et chacun de nous, épuisé par les veilles de trois nuits, tomba dans un douloureux sommeil.

Le lendemain, le temps était magnifique. Le ciel et la mer s'étaient apaisés d'un commun accord. Ce furent les paroles joyeuses du professeur qui saluèrent mon réveil. Il était d'une gaieté terrible.

— Eh bien, mon garçon, s'écria-t-il, as-tu bien dormi ?

— Très bien, répondis-je ; je suis encore brisé, mais cela ne sera rien.

— Absolument rien, un peu de fatigue, et voilà tout.

— Mais vous me paraissez bien gai ce matin, mon oncle.

— Enchanté, mon garçon ! enchanté ! Nous sommes arrivés !

— Au terme de notre expédition ?

— Non, mais au bout de cette mer qui n'en finissait pas. Nous allons reprendre maintenant la voie de terre et nous enfoncer véritablement dans les entrailles du globe.

Nous quittâmes cette grotte ouverte à toutes les brises.

Ce n'est pas que nous n'eussions fait des pertes assez sensibles ; nos armes, par exemple ; mais enfin on pouvait s'en passer. La provision de poudre était demeurée intacte, après avoir failli sauter pendant la tempête.

— Eh bien, s'écria le professeur, puisque les fusils manquent, nous en serons quittes pour ne pas chasser.

— Bon ; mais les instruments ?

— Voici le manomètre, le plus utile de tous, et pour lequel j'aurais donné les autres ! Avec lui, je puis calculer la profondeur et savoir quand nous aurons atteint le centre. Sans lui, nous risquerions d'aller au-delà et de ressortir aux antipodes !

Cette gaieté était féroce.

— Mais la boussole ? demandai-je.

— La voici, sur ce rocher, en parfait état, ainsi que le chronomètre et les thermomètres. Ah ! le chasseur est un homme précieux !

Il fallait bien le reconnaître ; en fait d'instruments, rien ne manquait. Quant aux outils et aux engins,

j'aperçus, épars sur le sable, échelles, cordes, pics, pioches, etc.

Cependant il y avait encore la question des vivres à élucider.

— Et les provisions ? dis-je.

Les caisses qui les contenaient étaient alignées sur la grève dans un parfait état de conservation ; la mer les avait respectées pour la plupart, et, somme toute, en biscuits, viande salée, genièvre et poissons secs, on pouvait compter encore sur quatre mois de vivres.

— Quatre mois ! s'écria le professeur. Nous avons le temps d'aller et de revenir, et, avec ce qui restera, je veux donner un grand dîner à tous mes collègues du Johannæum !

J'aurais dû être habitué, depuis longtemps, au tempérament de mon oncle, et pourtant cet homme-là m'étonnait toujours.

Le professeur se dirigea vers le rocher sur lequel Hans avait déposé les instruments. Il était gai, allègre, il se frottait les mains, il prenait des poses !

Arrivé au rocher, mon oncle prit le compas, le posa horizontalement et observa l'aiguille, qui, après avoir oscillé, s'arrêta dans une position fixe sous l'influence magnétique.

Il me fit signe d'examiner l'instrument. Une exclamation de surprise m'échappa. La fleur de l'aiguille marquait le nord là où nous supposions le midi ! Elle se tournait vers la grève au lieu de montrer la pleine mer !

Ainsi donc, il ne fallait plus en douter, pendant la tempête, une saute de vent s'était produite dont nous ne nous étions pas aperçus, et avait ramené le radeau vers les rivages que mon oncle croyait laisser derrière lui.

CHAPITRE X

LE TUNNEL DE SAKNUSSEMM

Mais mon oncle reprit rapidement le dessus.

— Au radeau ! s'écria-t-il.

Hans achevait en ce moment de réparer le radeau. Le professeur dit quelques mots au guide, et aussitôt celui-ci d'embarquer les bagages et de tout disposer pour le départ.

J'allai donc prendre sur le radeau ma place accoutumée, quand mon oncle m'arrêta de la main.

— Nous ne partirons que demain, dit-il.

Je fis le geste d'un homme résigné à tout.

— Je ne dois rien négliger, reprit-il, et puisque la

fatalité m'a poussé sur cette partie de la côte, je ne la quitterai pas sans l'avoir reconnue.

Cette remarque sera comprise, quand on saura que nous étions revenus aux rivages du nord, mais non pas à l'endroit même de notre premier départ. Port-Graüben devait être situé plus à l'ouest. Rien de plus raisonnable dès lors que d'examiner avec soin les environs.

— Allons à la découverte ! dis-je.

Et laissant Hans à ses occupations, nous voilà partis.

Nous marchions sur une sorte de terrain sédimentaire, formé par les eaux comme tous les terrains de cette période, si largement distribués à la surface du globe.

Le professeur examinait attentivement chaque interstice de roche. Qu'une ouverture existât, et il devenait important pour lui d'en sonder la profondeur.

Pendant un mille, nous avons côtoyé les rivages de la mer Lidenbrock, quand le sol changea subitement d'aspect. Il paraissait bouleversé, convulsionné par un exhaussement violent des couches inférieures.

En maint endroit, des enfoncements ou des soulèvements attestaient une dislocation puissante du massif terrestre.

Nous avancions difficilement sur ces cassures de granit, mélangées de silex, de quartz et de dépôts alluvionnaires, lorsqu'un champ, plus qu'un champ, une plaine d'ossements apparut à nos regards. On eût dit un cimetière immense, où les générations de vingt siècles confondaient leur éternelle poussière.

Une impatiente curiosité nous entraînait. Nos pieds écrasaient avec un bruit sec les restes de ces animaux anté-historiques, et ces fossiles dont les muséums des grandes cités se disputent les rares et intéressants débris.

J'étais stupéfait. Mon oncle avait levé ses grands bras vers l'épaisse voûte qui nous servait de ciel. Sa bouche ouverte démesurément, ses yeux fulgurants sous la lentille de ses lunettes, sa tête remuant de haut en bas, de gauche à droite, toute sa posture enfin dénotait un étonnement sans borne. Il se trouvait devant une inappréciable collection de Leptothérium, de Méricothérium, de Lophodions, d'Anoplothérium, de Mégathérium, de Mastodontes, de Protopithèques, de Ptérodactyles, de tous les monstres antédiluviens entassés pour sa satisfaction personnelle.

Mais ce fut bien un autre émerveillement, quand, courant à travers cette poussière organique, il saisit un crâne dénudé, et s'écria d'une voix frémissante :

— Axel ! Axel ! une tête humaine !

On comprendra les stupéfactions et les joies de mon oncle, surtout quand, vingt pas plus loin, il se trouva en présence, on peut dire face à face, avec un des spécimens de l'homme quaternaire.

C'était un corps humain absolument reconnaissable.

J'étais muet devant cette apparition d'un autre âge. Mon oncle, si loquace, si impétueusement discoureur d'habitude, se taisait aussi. Nous avions soulevé ce

corps. Nous l'avions redressé. Il nous regardait avec ses orbites caves. Nous palpions son torse sonore.

Après quelques instants de silence, l'oncle fut vaincu par le professeur. Otto Lidenbrock, emporté par son tempérament, oublia les circonstances de notre voyage, le milieu où nous étions, l'immense caverne qui nous contenait. Sans doute il se crut au Johannæum, professant devant ses élèves, car il prit un ton doctoral, et s'adressant à un auditoire imaginaire :

— Messieurs, dit-il, j'ai l'honneur de vous présenter un homme de l'époque quaternaire. De grands savants ont nié son existence, d'autres, non moins grands, l'ont affirmée.

Ici, le professeur prit le cadavre fossile et le manœuvra avec la dextérité d'un montreur de curiosités.

— Vous le voyez, reprit-il, il n'a pas six pieds de long, et nous sommes loin des prétendus géants. Quant à la race à laquelle il appartient, elle est incontestablement caucasique. C'est la race blanche, c'est la nôtre ! Le crâne de ce fossile est régulièrement ovoïde, sans développement des pommettes, sans projection de la mâchoire. Il ne présente aucun caractère de ce prognathisme qui modifie l'angle facial. Mesurez cet angle, il est presque de quatre-vingt-dix degrés. Mais j'irai plus loin encore dans le chemin des déductions, et j'oserai dire que cet échantillon humain appartient à la famille japétique, répandue depuis les Indes jusqu'aux limites de l'Europe occidentale. Ne souriez pas, messieurs !

Personne ne souriait, mais le professeur avait une

telle habitude de voir les visages s'épanouir pendant ses savantes dissertations !

— Oui, reprit-il avec une animation nouvelle, c'est là un homme fossile, et contemporain des mastodontes dont les ossements emplissent cet amphithéâtre. Mais de vous dire par quelle route il est arrivé là, comment ces couches où il s'était enfoui ont glissé jusque dans cette énorme cavité du globe, c'est ce que je ne me permettrai pas. Sans doute, à l'époque quaternaire, des troubles considérables se manifestaient encore dans l'écorce terrestre ; le refroidissement continu du globe produisait des cassures, des fentes, des failles, où dévalait vraisemblablement une partie du terrain supérieur. Je ne me prononce pas, mais enfin l'homme est là, entouré des ouvrages de sa main, de ces haches, de ces silex taillés qui ont constitué l'âge de pierre, et à moins qu'il n'y soit venu comme moi en touriste, en pionnier de la science, je ne puis mettre en doute l'authenticité de son antique origine.

Le professeur se tut, et j'éclatai en applaudissements unanimes. D'ailleurs mon oncle avait raison, et de plus savants que son neveu eussent été fort empêchés de le combattre.

Autre indice. Ce corps fossilisé n'était pas le seul de l'immense ossuaire. D'autres corps se rencontraient à chaque pas que nous faisions dans cette poussière, et mon oncle pouvait choisir le plus merveilleux de ces échantillons pour convaincre les incrédules.

En vérité, c'était un étonnant spectacle que celui de

ces générations d'hommes et d'animaux confondus dans ce cimetière. Mais une question grave se présentait, que nous n'osions résoudre. Ces êtres animés avaient-ils glissé par une convulsion du sol vers les rivages de la mer Lidenbrock, alors qu'ils étaient déjà réduits en poussière ? Ou plutôt vécurent-ils ici, dans ce monde souterrain, sous ce ciel factice, naissant et mourant comme les habitants de la terre ? Jusqu'ici, les monstres marins, les poissons seuls, nous étaient apparus vivants ! Quelque homme de l'abîme errait-il encore sur ces grèves désertes ?

Pendant une demi-heure encore, nos pieds foulèrent ces couches d'ossements. Nous allions en avant, poussés par une ardente curiosité.

Après une marche d'un mille, apparut la lisière d'une forêt immense, mais non plus un de ces bois de champignons qui avoisinaient Port-Graüben.

C'était la végétation de l'époque tertiaire dans toutes sa magnificence. De grands palmiers, d'espèces aujourd'hui disparues, de superbes palmacites, des pins, des ifs, des cyprès, des thuyas représentaient la famille des conifères, et se reliaient entre eux par un réseau de lianes inextricables.

Mon oncle Lidenbrock s'aventura sous ces gigantesques taillis. Je le suivis, non sans une certaine appréhension.

Soudain, je m'arrêtai. De la main, je retins mon oncle.

La lumière diffuse permettait d'apercevoir les

moindres objets dans la profondeur des taillis. J'avais cru voir… Non ! réellement, de mes yeux, je voyais des formes immenses s'agiter sous les arbres ! En effet, c'étaient des animaux gigantesques, tout un troupeau de mastodontes, non plus fossiles mais vivants. J'apercevais ces grands éléphants dont les trompes grouillaient sous les arbres comme une légion de serpents. J'entendais le bruit de leurs longues défenses dont l'ivoire taraudait les vieux troncs. Les branches craquaient, et les feuilles arrachées par masses considérables s'engouffraient dans la vaste gueule de ces monstres.

Mon oncle regardait.

— Allons, dit-il tout d'un coup en me saisissant le bras, en avant, en avant !

— Non ! m'écriai-je, non ! Nous sommes sans armes ! Que ferions-nous au milieu de ce troupeau de quadrupèdes géants ? Venez, mon oncle, venez ! Nulle créature humaine ne peut braver impunément la colère de ces monstres.

— Nulle créature humaine ! répondit mon oncle, en baissant la voix. Tu te trompes, Axel ! Regarde, regarde là-bas !

En effet, à moins d'un quart de mille, appuyé au tronc d'un kauris énorme, un être humain, un Protée de ces contrées souterraines, un nouveau fils de Neptune, gardait cet innombrable troupeau de mastodontes !

Ce n'était plus l'être fossile dont nous avions relevé le cadavre dans l'ossuaire, c'était un géant, capable de

commander à ces monstres. Sa taille dépassait douze pieds. Sa tête grosse comme la tête d'un buffle, disparaissait dans les broussailles d'une chevelure inculte.

Nous étions restés immobiles, stupéfaits. Mais nous pouvions être aperçus. Il fallait fuir.

— Venez, venez, m'écriai-je, en entraînant mon oncle, qui pour la première fois se laissa faire !

Un quart d'heure plus tard, nous étions hors de la vue de ce redoutable ennemi.

Nous courions malgré nous. C'était une véritable fuite. Instinctivement, nous revenions vers la mer Lidenbrock.

Bien que je fusse certain de fouler un sol entièrement vierge de nos pas, j'apercevais souvent des agrégations de rochers dont la forme rappelait ceux de Port-Graüben.

— Je crois, dis-je à mon oncle, reconnaître le promontoire au pied duquel Hans a construit l'embarcation. Nous devons être près du petit port, si même ce n'est pas ici, ajoutai-je, en examinant une crique que je crus reconnaître.

— Non, Axel, nous retrouverions au moins nos propres traces, et je ne vois rien.

— Mais je vois, moi, m'écriai-je, en m'élançant vers un objet qui brillait sur le sable.

Et je montrai à mon oncle un poignard couvert de rouille, que je venais de ramasser.

— Tiens ! dit-il, tu avais donc emporté cette arme avec toi ?

— Moi ? Aucunement ! Mais vous…

— Calme-toi, Axel, et reviens à la raison. Ce poignard est une arme du XVI^{e} siècle, une véritable dague, de celles que les gentilshommes portaient à leur ceinture pour donner le coup de grâce. Elle est d'origine espagnole. Elle n'appartient ni à toi, ni à moi, ni au chasseur, ni même aux êtres humains qui vivent peut-être dans les entrailles du globe !

Le professeur s'animait, suivant son habitude, en se laissant emporter par son imagination.

— Axel, reprit-il, nous sommes sur la voie de la grande découverte ! Cette lame est restée abandonnée sur le sable depuis cent, deux cents, trois cents ans, et s'est ébréchée sur les rocs de cette mer souterraine !

— Mais elle n'est pas venue seule, m'écriai-je ; elle n'a pas été se tordre d'elle-même ! Quelqu'un nous a précédés !…

— Oui ! un homme !

— Et cet homme ?

— Cet homme a gravé son nom avec ce poignard ! Cet homme a voulu encore une fois marquer de sa main la route du centre ! Cherchons, cherchons !

Et, prodigieusement intéressés, nous voilà longeant la haute muraille, interrogeant les moindres fissures qui pouvaient se changer en galerie.

Nous arrivâmes ainsi à un endroit où le rivage se resserrait. La mer venait presque baigner le pied des contreforts, laissant un passage large d'une toise au plus.

Entre deux avancées de roc, on apercevait l'entrée d'un tunnel obscur.

Là, sur une plaque de granit, apparaissaient deux lettres mystérieuses à demi rongées, les deux initiales du hardi et fantastique voyageur.

— A. S.! s'écria mon oncle. Arne Saknussemm ! Toujours Arne Saknussemm !

À la vue de ces deux lettres gravées là depuis trois cents ans, je demeurai dans un établissement voisin de la stupidité. Non seulement la signature du savant alchimiste se lisait sur le roc, mais encore le stylet qui l'avait tracée était entre mes mains. À moins d'être d'une insigne mauvaise foi, je ne pouvais plus mettre en doute l'existence du voyageur et la réalité de son voyage.

Pendant que ces réflexions tourbillonnaient dans ma tête, le professeur Lidenbrock se laissait aller à un accès un peu dithyrambique à l'endroit d'Arne Saknussemm.

— Merveilleux génie ! s'écriait-il. Ton nom, gravé d'étapes en étapes, conduit droit à son but le voyageur assez audacieux pour te suivre, et, au centre même de notre planète, il se trouvera encore inscrit de ta propre main. Eh bien ! moi aussi, j'irai signer de mon nom cette dernière page de granit ! Mais que, dès maintenant, ce cap vu par toi près de cette mer découverte par toi soit à jamais appelé le cap Saknussemm !

Voilà ce que j'entendis, ou à peu près, et je me sentis gagner par l'enthousiasme que respiraient ces paroles.

Je m'élançais déjà vers la sombre galerie, quand le professeur m'arrêta, et lui, l'homme des emportements, il me conseilla la patience et le sang-froid.

— Retournons d'abord vers Hans, dit-il, et ramenons le radeau à cette place.

J'obéis à cet ordre, non sans déplaisir, et je me glissai rapidement au milieu des roches du rivage.

Nous rejoignîmes le chasseur. Tout était préparé pour un départ immédiat. Pas un colis qui ne fût embarqué. Nous prîmes place sur le radeau, et la voile hissée, Hans se dirigea en suivant la côte vers le cap Saknussemm.

Enfin, après trois heures de navigation, c'est-à-dire vers six heures du soir, on atteignait un endroit propice au débarquement.

Je sautai à terre, suivi de mon oncle et de l'Islandais.

Mon oncle mit son appareil de Ruhmkorff en activité ; le radeau, attaché au rivage, fut laissé seul.

L'orifice, à peu près circulaire, présentait un diamètre de cinq pieds environ ; le sombre tunnel était taillé dans le roc vif et soigneusement alésé par les matières éruptives auxquelles il donnait autrefois passage ; sa partie inférieure effleurait le sol, de telle façon que l'on put y pénétrer sans aucune difficulté.

Nous suivions un plan presque horizontal, quand, au bout de six pas, notre marche fut interrompue par l'interposition d'un bloc énorme.

— Maudit roc ! m'écriai-je avec colère, en me voyant subitement arrêté par un obstacle infranchissable.

Nous eûmes beau chercher à droite et à gauche, en

bas et en haut, il n'existait aucun passage, aucune bifurcation. J'éprouvai un vif désappointement, et je ne voulais pas admettre la réalité de l'obstacle.

Je m'étais assis sur le sol ; mon oncle arpentait le couloir à grands pas.

— Mais alors Saknussemm ? m'écriai-je.

— Oui, fit mon oncle, a-t-il donc été arrêté par cette porte de pierre ?

— Non ! non ! repris-je avec vivacité. Ce quartier de roc, par suite d'une secousse quelconque, ou l'un de ces phénomènes magnétiques qui agitent l'écorce terrestre, a brusquement fermé ce passage. Bien des années se sont écoulées entre le retour de Saknussemm et la chute de ce bloc. N'est-il pas évident que cette galerie a été autrefois le chemin des laves, et qu'alors les matières éruptives y circulaient librement ? Voyez, il y a des fissures récentes qui sillonnent ce plafond de granit ; il est fait de morceaux rapportés, de pierres énormes, comme si la main de quelque géant eût travaillé à cette substruction ; mais, un jour, la poussée a été plus forte, et ce bloc, semblable à une clef de voûte qui manque, a glissé jusqu'au sol en obstruant tout passage. C'est un obstacle accidentel que Saknussemm n'a pas rencontré, et si nous ne le renversons pas, nous sommes indignes d'arriver au centre du monde !

Voilà comment je parlais ! L'âme du professeur avait passé tout entière en moi. Le génie des découvertes m'inspirait. J'oubliais le passé, je dédaignais l'avenir. Rien n'existait plus pour moi à la surface de ce

sphéroïde au sein duquel je m'étais engouffré, ni les villes ni les campagnes ni Hambourg ni Königstrasse ni ma pauvre Graüben, qui devait me croire à jamais perdu dans les entrailles de la terre !

— Eh bien ! reprit mon oncle, à coups de pioche, à coups de pic, faisons notre route ! renversons ces murailles.

— C'est trop dur pour le pic, m'écriai-je.

— Alors la pioche !

— C'est trop long pour la pioche !

— Mais !…

— Eh bien ! la poudre ! la mine ! minons, et faisons sauter l'obstacle !

— La poudre !

— Oui ! il ne s'agit que d'un bout de roc à briser !

— Hans, à l'ouvrage ! s'écria mon oncle.

L'Islandais retourna au radeau, et revint bientôt avec un pic dont il se servit pour creuser un fourneau de mine.

Ce n'était pas un mince travail. Il s'agissait de faire un trou assez considérable pour contenir cinquante livres de fulmicoton, dont la puissance expansive est quatre fois plus grande que celle de la poudre à canon.

J'étais dans une prodigieuse surexcitation d'esprit. Pendant que Hans travaillait, j'aidai activement mon oncle à préparer une longue mèche faite avec de la poudre mouillée et renfermée dans un boyau de toile.

— Nous passerons ! disais-je.

— Nous passerons, répétait mon oncle.

À minuit, notre travail de mineurs fut entièrement terminé ; la charge de fulmicoton se trouvait enfouie dans le fourneau, et la mèche, se déroulant à travers la galerie, venait aboutir au-dehors.

Une étincelle suffisait maintenant pour mettre ce formidable engin en activité.

— À demain, dit le professeur.

Il fallut bien me résigner et attendre encore pendant six grandes heures !

Chapitre XI

L'ÉRUPTION

Le lendemain, jeudi, 27 août, fut une date célèbre de ce voyage subterrestre.

Après un repas rapide, mon oncle et le chasseur s'embarquèrent, tandis que je restais sur le rivage. J'étais muni d'une lanterne qui devait me servir à mettre le feu à la mèche.

— Va, mon garçon, me dit mon oncle, et reviens immédiatement nous rejoindre.

Aussitôt je me dirigeai vers l'orifice de la galerie. J'ouvris ma lanterne, et je saisis l'extrémité de la mèche.

Le professeur tenait son chronomètre à la main.

— Es-tu prêt ? me cria-t-il.

— Je suis prêt.

— Eh bien ! feu, mon garçon !

Je plongeai rapidement dans la flamme la mèche, qui pétilla à son contact, et, tout courant, je revins au rivage.

— Embarque, fit mon oncle, et débordons.

Hans, d'une vigoureuse poussée, nous rejeta en mer. Le radeau s'éloigna d'une vingtaine de toises.

C'était un moment palpitant. Le professeur suivait de l'œil l'aiguille du chronomètre.

— Encore cinq minutes, disait-il. Encore quatre ! Encore trois !

Mon pouls battait des demi-secondes.

— Encore deux ! Une !… Croulez, montagnes de granit !

Que se passa-t-il alors ? Le bruit de la détonation, je crois que je ne l'entendis pas. La mer, prise de vertige, ne fut plus qu'une vague énorme, sur le dos de laquelle le radeau s'éleva perpendiculairement.

Nous fûmes renversés tous les trois. En moins d'une seconde, la lumière fit place à la plus profonde obscurité.

Malgré les ténèbres, le bruit, la surprise, l'émotion, je compris ce qui venait de se passer.

Au-delà du roc qui venait de sauter, il existait un abîme. L'explosion avait déterminé une sorte de tremblement de terre dans ce sol coupé de fissures, le

gouffre s'était ouvert, et la mer, changée en torrent, nous y entraînait avec elle.

Je me sentis perdu.

Une heure, deux heures, que sais-je ! se passèrent ainsi. Nous nous serrions les coudes, nous nous tenions les mains afin de n'être pas précipités hors du radeau. Des chocs d'une extrême violence se produisaient, quand il heurtait la muraille. Cependant ces heurts étaient rares, d'où je conclus que la galerie s'élargissait considérablement. C'était, à n'en pas douter, le chemin de Saknussemm ; mais, au lieu de le descendre seuls, nous avions, par notre imprudence, entraîné toute une mer avec nous.

Je fus surpris de voir une lumière briller tout à coup près de moi. La figure calme de Hans s'éclaira. L'adroit chasseur était parvenu à allumer la lanterne, et, bien que sa flamme vacillât à s'éteindre, elle jeta quelques lueurs dans l'épouvantable obscurité.

La galerie était large. J'avais eu raison de la juger telle. L'insuffisante lumière ne nous permettait pas d'apercevoir ses deux murailles à la fois. La pente des eaux qui nous emportaient dépassait celle des insurmontables rapides de l'Amérique.

Mon oncle et moi, nous regardions d'un œil hagard, accotés au tronçon du mât, qui, au moment de la catastrophe, s'était rompu net. Nous tournions le dos à l'air, afin de ne pas être étouffés par la rapidité d'un mouvement que nulle puissance humaine ne pouvait enrayer.

Cependant les heures s'écoulaient. La situation ne changeait pas, mais un incident vint la compliquer.

En cherchant à mettre un peu d'ordre dans la cargaison, je vis que la plus grande partie des objets embarqués avaient disparu au moment de l'explosion, lorsque la mer nous assaillit si violemment ! Je voulus savoir exactement à quoi m'en tenir sur nos ressources, et, la lanterne à la main, je commençai mes recherches. De nos instruments, il ne restait plus que la boussole et le chronomètre. Les échelles et les cordes se réduisaient à un bout de câble enroulé autour du tronçon de mât. Pas une pioche, pas un pic, pas un marteau, et, malheur irréparable, nous n'avions de vivres que pour un jour !

Je fouillai les interstices du radeau, les moindres coins formés par les poutres et la jointure des planches ! Rien ! Nos provisions consistaient uniquement en un morceau de viande sèche et quelques biscuits.

La pensée me vint de tout dire à mon oncle, de lui montrer à quel dénuement nous étions réduits, et de faire l'exact calcul du temps qui nous restait à vivre. Mais j'eus le courage de me taire. Je voulais lui laisser tout son sang-froid.

En ce moment, la lumière de la lanterne baissa peu à peu et s'éteignit entièrement. La mèche avait brûlé jusqu'au bout. L'obscurité redevint absolue. Il ne fallait plus songer à dissiper ces impénétrables ténèbres. Il restait encore une torche, mais elle n'aurait pu se maintenir allumée.

Tout à coup, après un temps inappréciable, je ressentis

comme un choc ; le radeau n'avait pas heurté un corps dur, mais il s'était subitement arrêté dans sa chute. Une trombe d'eau, une immense colonne liquide s'abattit à sa surface. Je fus suffoqué. Je me noyais.

Cependant cette inondation soudaine ne dura pas. En quelques secondes je me retrouvai à l'air libre que j'aspirai à pleins poumons. Mon oncle et Hans me serraient le bras à le briser, et le radeau nous portait encore tous les trois.

Je suppose qu'il devait être alors dix heures du soir. Le premier de mes sens qui fonctionna, après ce dernier assaut, fut le sens de l'ouïe. J'entendis presque aussitôt, car ce fut un acte d'audition véritable, j'entendis le silence se faire dans la galerie et succéder à ces mugissements qui, depuis de longues heures, remplissaient mon oreille. Enfin ces paroles de mon oncle m'arrivèrent comme un murmure :

— Nous montons !

— Que voulez-vous dire ? m'écriai-je.

— Oui, nous montons ! nous montons !

J'étendis le bras ; je touchai la muraille ; ma main fut mise en sang. Nous remontions avec une extrême rapidité.

— La torche ! la torche ! s'écria le professeur.

Hans, non sans difficultés, parvint à l'allumer, et la flamme, se maintenant de bas en haut, malgré le mouvement ascensionnel, jeta assez de clarté pour éclairer toute la scène.

— C'est bien ce que je pensais, dit mon oncle. Nous sommes dans un puits étroit, qui n'a pas quatre toises de diamètre. L'eau, arrivée au fond du gouffre, reprend son niveau et nous remonte avec elle.

— Où ?

— Je l'ignore, mais il faut se tenir prêts à tout événement. Nous montons avec une vitesse que j'évalue à deux toises par seconde, soit cent vingt toises par minute, ou plus de trois lieues et demie à l'heure. De ce train-là, on fait du chemin.

— Oui, si rien ne nous arrête, si ce puits a une issue ! Mais s'il est bouché, si l'air se comprime peu à peu sous la pression de la colonne d'eau, nous allons être écrasés !

— Axel, répondit le professeur avec un grand calme, la situation est presque désespérée, mais il y a quelques chances de salut, et ce sont celles-là que j'examine. Si à chaque instant nous pouvons périr, à chaque instant aussi nous pouvons être sauvés. Soyons donc en mesure de profiter des moindres circonstances.

— Mais que faire ?

— Réparer nos forces en mangeant.

À ces mots, je regardai mon oncle d'un œil hagard. Ce que je n'avais pas voulu avouer, il fallait enfin le dire :

— Manger ? répétai-je.

— Oui, sans retard.

Le professeur ajouta quelques mots en danois. Hans secoua la tête.

— Quoi ! s'écria mon oncle, nos provisions sont perdues ?

— Oui, voilà ce qui reste de vivres ! un morceau de viande sèche pour trois !

Mon oncle me regardait sans vouloir comprendre mes paroles.

— Eh bien ! dis-je, croyez-vous encore que nous puissions être sauvés ?

Ma demande n'obtint aucune réponse.

Une heure se passa. Je commençais à éprouver une faim violente. Mes compagnons souffraient aussi, et pas un de nous n'osait toucher à ce misérable reste d'aliments.

Cependant, nous montions toujours avec une extrême rapidité. Parfois l'air nous coupait la respiration comme aux aéronautes dont l'ascension est trop rapide. Mais si ceux-ci éprouvent un froid proportionnel à mesure qu'ils s'élèvent dans les couches atmosphériques, nous subissions un effet absolument contraire. La chaleur s'accroissait d'une inquiétante façon et devait certainement atteindre en ce moment quarante degrés.

Je dis au professeur :

— Si nous ne sommes pas noyés ou brisés, si nous ne mourons pas de faim, il nous reste toujours la chance d'être brûlés vifs.

Il se contenta de hausser les épaules et retomba dans ses réflexions.

Une heure s'écoula, et, sauf un léger accroissement dans la température, aucun incident ne modifia la

situation. Enfin mon oncle rompit le silence.

— Voyons, dit-il, il faut prendre un parti.

— Un parti ? Que prétendez-vous faire ?

— Manger ce qui reste de nourriture jusqu'à la dernière miette et réparer nos forces perdues. Ce repas sera notre dernier, soit ! mais au moins, au lieu d'être épuisés, nous serons redevenus des hommes.

— Eh bien ! dévorons ! dis-je.

Mon oncle prit le morceau de viande et les quelques biscuits échappés au naufrage ; il fit trois portions égales et les distribua. Cela donnait environ une livre d'aliment pour chacun. Le professeur mangea avidement, avec une sorte d'emportement fébrile ; moi, sans plaisir, malgré ma faim, presque avec dégoût ; Hans, tranquillement, modérément, mâchant sans bruit de petites bouchées, les savourant avec le calme d'un homme que les soucis de l'avenir ne pouvaient inquiéter. Il avait, en furetant bien, retrouvé une gourde à demi pleine de genièvre ; il nous l'offrit, et cette bienfaisante liqueur eut le pouvoir de me ranimer un peu.

J'avais repris quelque espoir. Mais notre dernier repas venait d'être achevé. Il était alors cinq heures du matin.

Cependant, après ce repas, chacun se laissa aller à ses réflexions. À quoi songeait Hans, cet homme de l'extrême occident, que dominait la résignation fataliste des Orientaux ? Pour mon compte, mes pensées n'étaient faites que de souvenirs, et ceux-ci me

ramenaient à la surface de ce globe que je n'aurais jamais dû quitter.

Peu à peu, Hans, mon oncle et moi, nous avions dû ôter nos vestes et nos gilets ; le moindre vêtement devenait une cause de malaise, pour ne pas dire de souffrance.

— Montons-nous donc vers un foyer incandescent ? m'écriai-je, à un moment où la chaleur redoublait.

— Non, répondit mon oncle, c'est impossible ! c'est impossible !

— Cependant, dis-je en tâtant la paroi, cette muraille est brûlante !

Au moment où je prononçai ces paroles, ma main ayant effleuré l'eau, je dus la retirer au plus vite.

— L'eau est brûlante ! m'écriai-je.

Le professeur, cette fois, ne répondit que par un geste de colère.

Alors une invincible épouvante s'empara de mon cerveau et ne le quitta plus. J'avais le sentiment d'une catastrophe prochaine, et telle que la plus audacieuse imagination n'aurait pu la concevoir. Une idée, d'abord vague, incertaine, se changeait en certitude dans mon esprit. Je la repoussai, mais elle revint avec obstination. Je n'osais la formuler. Cependant quelques observations involontaires déterminèrent ma conviction. À la lueur douteuse de la torche, je remarquai des mouvements désordonnés dans les couches granitiques ; un phénomène allait évidemment se produire, dans lequel l'électricité jouait un rôle ; puis cette

chaleur excessive, cette eau bouillante !... Je voulus observer la boussole.

Elle était affolée !

Oui, affolée ! L'aiguille sautait d'un pôle à l'autre avec de brusques secousses, parcourait tous les points du cadran, et tournait, comme si elle eût été prise de vertige.

Et des détonations se multipliaient avec une effrayante intensité. Je ne pouvais les comparer qu'au bruit que feraient un grand nombre de chariots entraînés rapidement sur le pavé. C'était un tonnerre continu.

Puis la boussole affolée, secouée par les phénomènes électriques, me confirmait dans mon opinion. L'écorce minérale menaçait de se rompre, les massifs granitiques de se rejoindre, la fissure de se combler, le vide de se remplir, et nous, pauvres atomes, nous allions être écrasés dans cette formidable étreinte.

— Mon oncle, mon oncle ! m'écriai-je, nous sommes perdus.

— Quelle est cette nouvelle terreur ? me répondit-il avec un calme surprenant. Qu'as-tu donc ?

— Ce que j'ai ! Observez ces murailles qui s'agitent, ce massif qui se disloque, cette chaleur torride, cette eau qui bouillonne, ces vapeurs qui s'épaississent, cette aiguille folle, tous les indices d'un tremblement de terre !

Mon oncle secoua doucement la tête.

— Un tremblement de terre ? dit-il.

— Oui !

— Mon garçon, je crois que tu te trompes !

— Quoi ! vous ne reconnaissez pas les symptômes ?…

— D'un tremblement de terre ? non ! J'attends mieux que cela !

— Que voulez-vous dire ?

— Une éruption, Axel.

— Une éruption ! dis-je. Nous sommes dans la cheminée d'un volcan en activité !

— Je le pense, dit le professeur en souriant, et c'est ce qui peut nous arriver de plus heureux !

De plus heureux ! Mon oncle était-il devenu fou ? Que signifiaient ces paroles ? Pourquoi ce calme et ce sourire ?

— Comment ! m'écriai-je, nous sommes pris dans une éruption ! La fatalité nous a jetés sur le chemin des laves incandescentes, des roches en feu, des eaux bouillonnantes, de toutes les matières éruptives ! Nous allons être repoussés, expulsés, rejetés, vomis, expectorés dans les airs avec les quartiers de rocs, les pluies de cendres et de scories, dans un tourbillon de flammes, et c'est ce qui peut nous arriver de plus heureux !

— Oui, répondit le professeur en me regardant par-dessus ses lunettes, car c'est la seule chance que nous ayons de revenir à la surface de la terre !

Je passe rapidement sur les mille idées qui se

croisèrent dans mon cerveau. Mon oncle avait raison, absolument raison, et jamais il ne me parut ni plus audacieux ni plus convaincu qu'en ce moment où il attendait et supputait avec calme les chances d'une éruption.

Cependant nous montions toujours ; la nuit se passa dans ce mouvement ascensionnel ; les fracas environnants redoublaient ; j'étais presque suffoqué, je croyais toucher à ma dernière heure, et, pourtant, l'imagination est si bizarre, que je me livrai à une recherche véritablement enfantine. Mais je subissais mes pensées, je ne les dominais pas !

Il était évident que nous étions rejetés par une poussée éruptive ; sous le radeau, il y avait des eaux bouillonnantes, et sous ces eaux toute une pâte de lave, un agrégat de roches qui, au sommet du cratère, se disperseraient en tout sens. Nous étions donc dans la cheminée d'un volcan. Pas de doute à cet égard.

Mais cette fois, au lieu du Sneffels, volcan éteint, il s'agissait d'un volcan en pleine activité. Je me demandai donc quelle pouvait être cette montagne et sur quelle partie du monde nous allions être expulsés.

Vers le matin, le mouvement d'ascension s'accéléra. Si la chaleur s'accrut, au lieu de diminuer, aux approches de la surface du globe, c'est qu'elle était toute locale et due à une influence volcanique. Notre genre de locomotion ne pouvait plus me laisser aucun doute dans l'esprit. Une force énorme, une force de plusieurs centaines d'atmosphères produite par les

vapeurs accumulées dans le sein de la terre, nous poussait irrésistiblement. Mais à quels dangers innombrables elle nous exposait !

Bientôt des reflets fauves pénétrèrent dans la galerie verticale qui s'élargissait ; j'apercevais à droite et à gauche des couloirs profonds semblables à d'immenses tunnels d'où s'échappaient des vapeurs épaisses ; des langues de flammes en léchaient les parois en pétillant.

— Voyez ! voyez, mon oncle ! m'écriai-je.

— Eh bien ! ce sont des flammes sulfureuses. Rien de plus naturel dans une éruption.

— Mais si elles nous enveloppent ?

— Elles ne nous envelopperont pas.

— Mais si nous étouffons ?

— Nous n'étoufferons pas. La galerie s'élargit, et, s'il le faut, nous abandonnerons le radeau pour nous abriter dans quelque crevasse.

— Et l'eau ! l'eau montante ?

— Il n'y a plus d'eau, Axel, mais une sorte de pâte lavique qui nous soulève avec elle jusqu'à l'orifice du cratère.

Vers huit heures du matin, un nouvel incident se produisit pour la première fois. Le mouvement ascensionnel cessa tout à coup. Le radeau demeura absolument immobile.

— Qu'est-ce donc ? demandai-je, ébranlé par cet arrêt subit comme par un choc.

— Une halte, répondit mon oncle.

— Est-ce l'éruption qui se calme ?

— J'espère bien que non.

Je me levai. J'essayai de voir autour de moi. Peut-être le radeau, arrêté par une saillie de roc, opposait-il une résistance momentanée à la masse éruptive. Dans ce cas, il fallait se hâter de le dégager au plus vite.

Il n'en était rien. La colonne de cendres, de scories et de débris pierreux avait elle-même cessé de monter.

— Est-ce que l'éruption s'arrêterait ? m'écriai-je.

— Ah ! fit mon oncle les dents serrées, tu le crains mon garçon ; mais rassure-toi, ce moment de calme ne saurait se prolonger ; voilà déjà cinq minutes qu'il dure, et avant peu nous reprendrons notre ascension vers l'orifice du cratère.

Le professeur, en parlant ainsi, ne cessait de consulter son chronomètre, et il devait avoir encore raison dans ses pronostics. Bientôt le radeau fut repris d'un mouvement rapide et désordonné qui dura deux minutes à peu près, et il s'arrêta de nouveau.

— Bon, fit mon oncle en observant l'heure, dans dix minutes il se remettra en route.

— Dix minutes ?

— Oui. Nous avons affaire à un volcan dont l'éruption est intermittente. Il nous laisse respirer avec lui.

Rien n'était plus vrai. À la minute assignée, nous fûmes lancés de nouveau avec une extrême rapidité. Il fallait se cramponner aux poutres pour ne pas être rejeté hors du radeau. Puis la poussée s'arrêta.

Depuis, j'ai réfléchi à ce singulier phénomène sans

en trouver une explication satisfaisante. Toutefois, il me paraît évident que nous n'occupions pas la cheminée principale du volcan, mais bien un conduit accessoire, où se faisait sentir un effet de contrecoup.

Combien de fois se reproduisit cette manœuvre, je ne saurais le dire. Tout ce que je puis affirmer, c'est qu'à chaque reprise du mouvement, nous étions lancés avec une force croissante et comme emportés par un véritable projectile. Pendant les instants de halte, on étouffait ; pendant les moments de projection, l'air brûlant me coupait la respiration. Je pensai un instant à cette volupté de me retrouver subitement dans les régions hyperboréennes par un froid de trente degrés au-dessous de zéro. Mon imagination surexcitée se promenait sur les plaines de neige des contrées arctiques, et j'aspirais au moment où je me roulerais sur les tapis glacés du pôle. Peu à peu, d'ailleurs, ma tête, brisée par ces secousses réitérées, se perdit. Sans les bras de Hans, plus d'une fois je me serais brisé le crâne contre la paroi de granit.

Je n'ai donc conservé aucun souvenir précis de ce qui se passa pendant les heures suivantes. J'ai le sentiment confus de détonations continues, de l'agitation du massif, d'un mouvement giratoire dont fut pris le radeau. Il ondula sur des flots de lave, au milieu d'une pluie de cendres. Les flammes ronflantes l'enveloppèrent. Un ouragan qu'on eût dit chassé d'un ventilateur immense activait les feux souterrains. Une dernière fois, la figure de Hans m'apparut dans un reflet

d'incendie, et je n'eus plus d'autre sentiment que cette épouvante sinistre des condamnés attachés à la bouche d'un canon, au moment où le coup part et disperse leurs membres dans les airs.

Quand je rouvris les yeux, je me sentis serré à la ceinture par la main vigoureuse du guide. De l'autre main il soutenait mon oncle. Je n'étais pas blessé grièvement, mais brisé plutôt par une courbature générale. Je me vis couché sur le versant d'une montagne, à deux pas d'un gouffre dans lequel le moindre mouvement m'eût précipité. Hans m'avait sauvé de la mort, pendant que je roulais sur les flancs du cratère.

— Où sommes-nous ? demanda mon oncle, qui me parut fort irrité d'être revenu sur terre.

Le chasseur leva les épaules en signe d'ignorance.

— Regarde, Axel, regarde !

Au-dessus de notre tête, à cinq cents pieds au plus, s'ouvrait le cratère d'un volcan par lequel s'échappait, de quart d'heure en quart d'heure, avec une très forte détonation, une haute colonne de flammes, mêlée de pierres ponces, de cendres et de laves. Au-dessous et par une pente assez roide, les nappes de matières éruptives s'étendaient à une profondeur de sept à huit cents pieds, ce qui ne donnait pas au volcan une hauteur totale de trois cents toises. Sa base disparaissait dans une véritable corbeille d'arbres verts, parmi lesquels je

distinguai des oliviers, des figuiers et des vignes chargées de grappes vermeilles.

— Quelle que soit cette montagne, dit enfin mon oncle, il y fait un peu chaud ; les explosions ne discontinuent pas, et ce ne serait vraiment pas la peine d'être sortis d'une éruption pour recevoir un morceau de roc sur la tête. Descendons et nous saurons à quoi nous en tenir. D'ailleurs, je meurs de faim et de soif.

Le talus du volcan offrait des pentes très roides ; nous glissions dans de véritables fondrières de cendres, évitant les ruisseaux de lave qui s'allongeaient comme des serpents de feu.

Cependant nous nous rapprochions de cette verdure qui faisait plaisir à voir. Après deux heures de marche, une jolie campagne s'offrit à nos regards, entièrement couverte d'oliviers, de grenadiers et de vignes.

Quelle jouissance ce fut de presser ces fruits savoureux sur nos lèvres et de mordre à pleines grappes dans ces vignes vermeilles ! Non loin, dans l'herbe, à l'ombre délicieuse des arbres, je découvris une source d'eau fraîche, où notre figure et nos mains se plongèrent voluptueusement.

Pendant que chacun s'abandonnait ainsi à toutes les douceurs du repos, un enfant apparut entre deux touffes d'oliviers.

Mon oncle commença par le rassurer de son mieux et lui dit en bon allemand :

— Quel est le nom de cette montagne, mon petit ami ?

L'enfant ne répondit pas.

— Bon, dit mon oncle, nous ne sommes point en Allemagne.

Et il refit la même demande en anglais.

L'enfant ne répondit pas davantage. J'étais très intrigué.

— Est-il donc muet ? s'écria le professeur, qui, très fier de son polyglottisme, recommença la même question en français.

Même silence de l'enfant.

— Alors essayons de l'italien, reprit mon oncle, qui posa aussitôt sa question dans cette langue.

— Stromboli, répondit le petit pâtre, qui s'échappa des mains de Hans et gagna la plaine à travers les oliviers.

— Stromboli ! Stromboli ! répétai-je.

Ah ! quel voyage ! quel merveilleux voyage ! Entrés par un volcan, nous étions sortis par un autre, et cet autre était situé à plus de douze cents lieues du Sneffels, de cet aride pays de l'Islande jeté aux confins du monde ! Les hasards de cette expédition nous avaient transportés au sein des plus harmonieuses contrées de la terre. Nous avions abandonné la région des neiges éternelles pour celles de la verdure infinie, et laissé au-dessus de nos têtes le brouillard grisâtre des zones glacées pour revenir au ciel azuré de la Sicile !

Après un délicieux repas composé de fruits et d'eau fraîche, nous nous remîmes en route pour gagner le port de Stromboli. Dire comment nous étions arrivés dans

l'île ne nous parut pas prudent : il fallut donc se résigner à passer pour d'humbles naufragés. C'était moins glorieux, mais plus sûr.

Chemin faisant, j'entendais mon oncle murmurer :

— Mais la boussole ! la boussole, qui marquait le nord ! Comment expliquer ce fait ?

— Ma foi ! dis-je avec un grand air de dédain, il ne faut pas l'expliquer, c'est plus facile !

— Par exemple ! un professeur au Johannæum qui ne trouverait pas la raison d'un phénomène cosmique, ce serait une honte !

Voici la conclusion d'un récit auquel refuseront d'ajouter foi les gens les plus habitués à ne s'étonner de rien. Mais je suis cuirassé d'avance contre l'incrédulité humaine.

Nous fûmes reçus par les pêcheurs stromboliotes avec les égards dus à des naufragés. Ils nous donnèrent des vêtements et des vivres. Après quarante-huit heures d'attente, le 31 août, un petit speronare nous conduisit à Messine, où quelques jours de repos nous remirent de toutes nos fatigues.

Le vendredi 4 septembre, nous nous embarquions à bord du *Volturne*, et, trois jours plus tard, nous prenions terre à Marseille, n'ayant plus qu'une seule préoccupation dans l'esprit, celle de notre maudite boussole. Le 9 septembre au soir, nous arrivions à Hambourg.

Quelle fut la stupéfaction de Marthe, quelle fut la joie de Graüben, je renonce à le décrire.

— Maintenant que tu es un héros, me dit ma chère fiancée, tu n'auras plus besoin de me quitter, Axel !

Je la regardai. Elle pleurait en souriant.

Je laisse à penser si le retour du professeur Lidenbrock fit sensation à Hambourg. Grâce aux indiscrétions de Marthe, la nouvelle de son départ pour le centre de la terre s'était répandue dans le monde entier. On ne voulut pas y croire, et, en le revoyant, on n'y crut pas davantage.

Cependant la présence de Hans, et diverses informations venues d'Islande modifièrent peu à peu l'opinion publique.

Alors mon oncle devint un grand homme, et moi, le neveu d'un grand homme, ce qui est déjà quelque chose. Hambourg donna une fête en notre honneur. Une séance publique eut lieu au Johannæum, où le professeur fit le récit de son expédition et n'omit que les faits relatifs à la boussole. Le jour même, il déposa aux archives de la ville le document de Saknussemm, et il exprima son vif regret de ce que les circonstances, plus fortes que sa volonté, ne lui eussent pas permis de suivre jusqu'au centre de la terre les traces du voyageur islandais. Il fut modeste dans sa gloire, et sa réputation s'en accrut.

Hans avait quitté Hambourg ; l'homme auquel nous devions tout ne voulut pas nous laisser lui payer notre dette. Il fut pris de la nostalgie de l'Islande.

Mais un fait demeurait inexplicable, celui de la boussole.

Un jour, en rangeant une collection de minéraux dans son cabinet, j'aperçus cette fameuse boussole et je me mis à l'observer.

Depuis six mois elle était là, dans son coin, sans se douter des tracas qu'elle causait.

Tout à coup, quelle fut ma stupéfaction ! Je poussai un cri. Le professeur accourut.

— Qu'est-ce donc ? demanda-t-il.

— Cette boussole !…

— Eh bien ?

— Mais son aiguille indique le sud et non le nord !

— Que dis-tu ?

— Voyez ! ses pôles sont changés.

— Ainsi donc, s'écria mon oncle, après notre arrivée au cap Saknussemm, l'aiguille de cette damnée boussole marquait le sud au lieu du nord ?

— Évidemment.

— Notre erreur s'explique alors. Mais quel phénomène a pu produire ce renversement des pôles ?

— Rien de plus simple.

— Explique-toi, mon garçon.

— Pendant l'orage, sur la mer Lidenbrock, cette boule de feu qui aimantait le fer du radeau avait tout simplement désorienté notre boussole !

— Ah ! s'écria le professeur en éclatant de rire, c'était donc un tour de l'électricité ?

À partir de ce jour, mon oncle fut le plus heureux des

savants, et moi le plus heureux des hommes, car ma jolie Virlandaise, abdiquant sa position de pupille, prit rang dans la maison de Königstrasse en la double qualité de nièce et d'épouse. Inutile d'ajouter que son oncle fut l'illustre professeur Otto Lidenbrock, membre correspondant de toutes les sociétés scientifiques, géographiques et minéralogiques des cinq parties du monde.

Table des matières

I Le manuscrit de Saknussemm 7

II Le secret du Sneffels 19

III Premiers contacts avec l'Islande 33

IV À pied d'œuvre 45

V Dans la gueule du volcan 57

VI Le Hans-bach 69

VII Axel dans le labyrinthe 81

VIII La mer ! 93

IX Épreuves maritimes 107

X Le tunnel de Saknussemm 121

XI L'éruption 135

ISBN : 2-8006-5240-3
Dépôt légal : 5.96/0058/136

Imprimé en C.E.
N° d'impression : 25499606

Jules Verne, aujourd'hui encore, passionne toutes les générations. Né à Nantes en 1828, il est en France le premier véritable auteur de science-fiction. Doté d'une imagination fertile, et d'une solide culture scientifique, il plonge le lecteur au cœur d'aventures fantastiques : Vingt mille lieues sous les mers, Voyage au centre de la Terre, Cinq semaines en ballon...

Le professeur Otto Lidenbrock a déchiffré un fabuleux document : un manuscrit du XVIe siècle qui pourrait l'emmener... au centre de la Terre ! Pour ce savant audacieux, c'est le début d'une incroyable aventure. Accompagné de son neveu Axel et d'un guide, Hans, il part pour une expédition des plus périlleuses. Les dangers sont nombreux, mais la volonté du professeur est inébranlable. Les souffrances qu'ils endurent sont oubliées devant de merveilleuses visions : paysages grandioses, animaux étonnants...

Voici un roman véritablement fascinant...

O6-ATT-755

Collection : « Livre Club Jeunesse »

Hemma éditions

1215/49

ISBN 2-8006-5240-3

9 782800 652405

http://www.hemma.be

© Éditions Hemma

106, rue de Chevron
B-4987 Chevron
Imprimé en C.E.
Édition juin 2001